Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 19 (1960)

Artikel: Homme - femme : seconde étude d'étymologie et de morphologie comparatives

Autor: Tabachovitz, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-18018

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMME – FEMME

Seconde étude d'étymologie et de morphologie comparatives

Bibliographie complémentaire

Ouvrages cités en abréviation dans cette étude en plus de ceux notés dans notre étude 'VIVRE – CŒUR', *VRom. 18* (1959), 49–50

BEZOLD — *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, von CARL BEZOLD. Heidelberg 1926.

BROCKELM. — *A. Socins Arabische Grammatik*. Neunte durchgesehene und verbesserte Auflage von CARL BROCKELMANN. Berlin 1925. (Coll. 'Porta linguarum orientalium', nº IV.)

BURROW — *The Sanscrit Language*, by T. BURROW. Londres 1955. (Cité dans Tab. I, la première fois, p. 59, N 1.)

EDEL — *Altägyptische Grammatik* I, von ELMAR EDEL. Rome 1955. (Coll. Analecta orientalia, nº 34.)

FLEISCH — *Introduction à l'étude des langues sémitiques*, par HENRI FLEISCH. Paris 1957. (Coll. 'Initiation à l'Islam', nº IV. – Cité dans Tab. I, la première fois, p. 56, N 1.)

PARTRIDGE — *Origins. A short etymological dictionary of modern English*, by ERIC PARTRIDGE. Londres 1958.

SODEN — *Grundriß der akkadischen Grammatik*, von WOLFRAM v. SODEN. Rome 1952. (Coll. 'Analecta orientalia', nº 33.)

Tab. I — '*Vivre – Cœur*'. *Etude d'étymologie comparative*, par A. TABACHOVITZ. *VRom. 18*, 1959, 49–93.

Hébr. אִישׁ *ʾīš:* 'homme' – אִשָּׁה *ʾiššā(h):* 'femme'.

Pour le masculin אִישׁ *ʾīš*, Gesen., s. v., note des formes avec et sans le *y* après la laryngale אʾ (cf. Tab. I, p. 55, N 2). Celles-ci prédominent dans le cananéen, excepté l'hébreu biblique: inscription de Siloé (fin du 8e siècle avant notre ère, cf. Fleisch, p. 71);

moabite; phénicien. Celles-là, outre dans l'hébreu biblique, dans l'araméen des papyrus (= araméen égyptien ou d'Eléphantine, 5e siècle av. n. è.[1]). Tandis que les inscriptions araméennes[2] et le sud-arabique (cf. Tab. I, p. 70, N 2) présentent toutes les deux formes. Le י *y* ne se présente jamais dans le féminin אִשָּׁה *ʾiššá(h)*: 'femme'[3]. – Comme pluriel du masculin s'emploie dans l'hébreu parfois le régulier אִישִׁים *ʾīšīm*, mais plus souvent אֲנָשִׁים *ʾanāšīm*, qui est proprement le pluriel de אֱנוֹשׁ *ʾenōš*. Ce dernier s'emploie dans la Bible pour indiquer un sens général: 'l'homme, les hommes en général, le genre humain' (Gesen., s. v.: «die Menschheit, die Menschen»). Le pluriel du féminin hébreu אִשָּׁה *ʾiššá(h)* est toujours נָשִׁים *nāšīm*.

Ici, encore, comme dans notre première étude, pour avoir un fond solide aux comparaisons avec l'autre famille de langues, la famille indo-européenne, il faudra d'abord nous faire une idée nette de l'origine, disons mieux, de l'étymologie du mot ou du groupe de mots chamito-sémitique se lisant dans la rubrique et constituant le point de départ de notre étude comparative. Le fait est que la bonne étymologie du groupe chamito-sémitique hébr. אִישׁ *ʾīš* 'homme' n'a pas encore été trouvée malgré beaucoup d'essais d'interprétation. D'après Gesen., s. v., Gesenius lui-même, Delitzsch et d'autres étaient d'avis, et sans doute avec raison, que ce n'est pas un dérivé du thème II אנשׁ أَنِسَ *ʾns*. En se reportant dans Gesen. à ce II אנשׁ, on lit ceci: «... davon אִישׁ

[1] Cf. notamment *Langues du monde*, p. 121, et Fleisch, p. 72.

[2] = Araméen ancien, IXe–VIIIe siècles avant J.-C. Cf. notamment *Langues du monde*, p. 121, Fleisch, p. 71.

[3] Dans une certaine mesure comparables à cette variation graphique sont les conditions de l'égyptien: dans l'écriture hiéroglyphique, le mot parent *zj* 'homme' (cf. plus loin, p. 345) s'écrivait le plus souvent sans le *j(y)*, mais il y a aussi des exemples avec *j*, ainsi que le constate Edel, § 213, p. 94. Pour le féminin correspondant *zj.t* 'femme', l'omission du *j* semble avoir été de règle. (En général, d'après Edel, §§ 138–140, la consonne «faible» *j(y)* s'omettait très souvent dans l'écriture hiéroglyphique, et cela dans toutes les positions.)

(wenn für *inš*) pl. אֲנָשִׁים und אֱנוֹשׁ und pl.fem. נָשִׁים[1]... gewöhnlich von أَنِسَ *ʾánisa* sich anschließen (auch ass. *enêšu* Ifteal sich vereinigen[2]) abgeleitet, das aber vielleicht denominativ ist.» Ce n'est là, comme on voit, en ce qui concerne le thème II אנשׁ comme base étymologique du groupe אִישׁ 'homme', qu'un cercle vicieux, et la réserve de Gesen. que c'est peut-être le verbe arabe (assyr.) cité au sens de 'se rallier à' ('se réunir') qui est dérivé du substantif 'homme', et pas l'inverse, a toutes les chances d'être vraie: au point de vue généto-linguistique, la notion 'homme' doit forcément, nous semble-t-il, être primaire par rapport à la notion '/se/ rallier (réunir)'. – Les érudits en question rejetant II אנשׁ comme base étymologique du groupe אִישׁ 'homme' ramenaient celui-ci à une racine אוש *ʾwš* déduite de l'assyrien *ûšu* 'force'[3]. Cette étymologie vaut sans doute mieux que la précédente. Mais on se demande d'où serait venu à ce **ʾwš* le sens de 'force', autrement dit, quel serait le rapport entre son et sens de la racine? Et comme il n'y a pas de *ʾwš* indépendant, celui-ci étant seulement déduit de l'assyr. *ûšu* 'force', il paraît presque certain que ce mot akkadien est une formation secondaire depuis le groupe représenté par l'hébr. *ʾīš* 'homme, mâle', le mâle du genre humain représentant la force par rapport à la femme. – Une troisième ligne d'interprétation étymologique est représentée par *Růžička*, qui regardait איש *ʾiš* 'homme' comme une formation analogique d'après («Analogiebildung zu», Gesen., s. v.) אִישׁוֹן *ʾīšōn*, qui veut dire 'pupille (de l'œil)'[4]. Cette dernière étymologie est très peu probable. Elle se fonde principalement sur le fait que l'arabe exprime la notion 'pupille (de l'œil)' entre autres choses par انسان العين *ʾinsān al ʿain*, correspondant d'après Gesen., s. v. אִישׁוֹן, à l'hébreu

[1] Pour la prononciation de ces mots hébreux, cf. plus haut.

[2] Cf. aussi Edel, § 439, p. 194 (avec un ordre différent des consonnes): égypt. *sn* et, avec réduplication, *sn.sn* 's'associer' («sich gesellen»).

[3] Cf. aussi les arabes بؤس *baʾusa* 'être fort, courageux' et بأس *baʾs* 'force, courage' (cités d'après Wehr, I, p. 34), qui doivent se rapprocher du mot akkad. en question.

[4] Dans l'hébreu moderne aussi 'milieu, centre'.

אִישׁוֹן עַיִן *ʾīšón áyin*[1], et que ar. *ʾinsān* veut aussi dire 'homme'. Mais s'il existe un rapport direct entre le premier élément de ces expressions signifiant 'pupille de l'œil' et arabe *ʾinsān* resp. hébr. *ʾīš* 'homme' – et ce semble bien être le cas –, il est beaucoup plus probable que ces derniers mots sont les primaires par rapport à cet élément que l'inverse[2].

Notre étymologie du groupe אִישׁ *ʾīš* 'homme': il est issu de la racine *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être' par cette évolution d'une laryngale/gutturale + *y*, *w* vers dentale/sifflante (chuintante) dont nous nous sommes occupé dans l'étude 'Vivre – Cœur' à propos de la racine indo-européenne */e/s* 'être' (Tab. I, p. 67–68) et de la dentale de la rac. indo-europ. *k̑erd* 'cœur' (*ib.*, p. 87). C'est dire que le sens étymologique du groupe en question est 'l'être /vivant/ (par préférence)', c.-à-d. l'être humain, l''homme'[3].

[1] Le deuxième élément de ces expressions sémitiques veut dire 'œil'.

[2] C'est là en effet l'avis de Bauer-Leander, qui (§ 61u, p. 500) regardent l'hébr. *ʾīšón* 'pupille (de l'œil)' comme un dérivé diminutif de *ʾīš* 'homme' et interprètent l'expression hébr. en question comme «Männchen im Auge», c.-à-d. 'petit homme dans l'œil'.

[3] Au sujet de ce rapprochement du groupe chamito-sémitique hebr. אִישׁ *ʾīš* 'homme' avec la racine indo-europ. *es* 'être', il y a aussi à citer le mot hébr. יֵשׁ *yēš*, qui s'emploie justement comme un présent invariable de הָיָה *hāyó* 'être' (cf. Tab. I, p. 63s.) au sens de 'il y a', angl. 'there is, there are', allem. 'es gibt' (cf. Bauer-Leander, § 80u, p. 634) ou – avec un datif possessif – au sens du présent d''avoir', p. ex. יֵשׁ לִי סֵפֶר *yēš li sēfer* 'j'*ai* un livre' (cf. Tab. I, p. 69, N 1). Gesen., s. v., rapproche entre autres l'aram. אִיתַי *ʾīṯáy* 'même sens' et l'arabe لَيْسَ *láysa* 'ne pas être, ne pas exister' et dit que c'est le thème du verbe assyrien défectif *išu* 'avoir, être'. (Cf. pour ce dernier aussi Soden, notamment § 103e, p. 139; 106r, p. 152.) L'étymologie de ce groupe, hébr. *yēš*, doit être celle justement qui vient d'être présentée pour le groupe représenté par hébr. *ʾīš* 'homme', c.-à-d. qu'il est issu de la racine *hw/w/*, *hy/y/* 'être' évoluée vers dentale (araméen) ou sifflante/chuintante (arabe/hébreu, akkadien). Et cette étymologie nous donne en effet l'explication comment il en est venu à s'employer comme un présent du verbe *hāyó* 'être': c'est tout simplement parce qu'il tire son origine de la racine de ce dernier. – Pour le rapprochement יֵשׁ 'il y a':

Maintenant, avant de nous tourner vers l'indo-européen, nous citerons un article de la liste-lexique de Cohen ayant trait à la notion 'homme', à savoir le n° 347, p. 158:

égypt. *z* 'homme'; arabe *ḏu* 'démonstratif'; hébr., guèze[1] *z-* 'de même'; aram. *d-* 'de même'; berbère *id*, *ayd*, *ad* 'relatifs démonstratifs'.

L'élément consonantique *z* (c.-à.-d. *s* sonore) de hébr., guèze *z-* remonte, de même que l'élément correspondant d'égypt. *z*[2]

אִישׁ 'homme', il est à remarquer que deux ou trois passages de la Bible présentent la leçon אִישׁ dans le sens du premier de ces deux mots. Cette leçon est caractérisée par GESEN. et BAUER-LEANDER, *loc. cit.*, comme douteuse («zweifelhaft») resp. faute d'écriture («Schreibfehler»). Il nous semble pourtant que l'authenticité de la leçon actuelle אִישׁ dans le sens de יֵשׁ est rendue plus vraisemblable par le rapprochement étymologique en question. – Pour le *š* des groupes cham.-sémit. *ʾīš* et *yēš* comparé au *s* de l'indo-europ. *es*, il mérite d'être signalé d'un côté que l'évolution *s* > *š* (de même d'ailleurs que l'évolution inverse) était d'après SODEN, § 30 d–e, fréquente dans l'akkadien, et de l'autre, ainsi qu'il est dit dans MEILL., Introd., p. 96, et BURROW, p. 18 et 79, que la transformation du *s* en *š* dans certaines positions, parmi lesquelles après les voyelles *i* et *u*, était caractéristique à l'(indo-) iranien (et au slave), c.-à-d. à un domaine indo-europ. contigu à celui de l'akkadien. A cette lumière, notre rapprochement de l'indo-europ. *es* avec les deux groupes cham.-sémit. en question, et surtout en ce qui concerne le groupe synonyme *yēš*, apparaît d'autant plus naturel.

[1] Cf. pour ce vieux dialecte sémitique Tab. I, p. 54.

[2] D'après EDEL, notamment § 213, p. 94, ce mot était strictement bilitère («zweiradikalig»), c.-à-d. qu'il avait encore une consonne radicale, qui était *y* (*j* dans la notation de EDEL), et devrait par conséquent être transcrit *zy*. (Comme dans les écritures sémitiques, arabe et hébreue, les consonnes seulement se notaient dans l'écriture hiéroglyphique.) Mais la (demi-) consonne *y*(*j*) s'omettait le plus souvent dans l'écriture hiéroglyphique. (En général, les radicales faibles, notamment *y*, *w*, ʾ, ainsi qu'il est dit dans EDEL, § 34, 40, etc., s'omettaient souvent dans cette écriture.) L'élément constitutif du mot égyptien en question exprimant la notion 'homme', c'est en tout cas la sifflante sonore initiale *z*. La 2e radicale faible *y* s'en ramène tout naturellement au phonème correspondant redoublé de la base primaire *hw*/*w*/, *hy*/*y*/ à laquelle nous le rattachons par la suite.

'homme' et le *d* des formes aram. et berbères, à un *ḏ* (c.-à.-d. interdentale fricative sonore, comme p. ex. dans angl. 'this, that', transcr. souvent aussi *ð*) antérieure[1]. L'identité sémantique de ce groupe cham.-sémitique représenté par égypt. *z* 'homme', à élément constitutif dentale/sifflante, avec le groupe représenté par hébr. *ʾīš* amène à la conclusion qu'il a la même étymologie que ce dernier, c.-à-d. qu'il remonte lui aussi en dernière analyse à la base primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être', d'où son élément constitutif dentale/sifflante est né par une évolution phonétique analogue à celle qui vient d'être dite pour le *š* du groupe synonyme *ʾīš* 'homme'. – A propos de ce groupe représenté par l'égypt. *z(y)*, il faut aussi noter qu'au domaine sémantique 'homme' appartiennent également bien des pronoms. Tout naturellement d'ailleurs, puisqu'un pronom, comme dit le terme même, n'est autre chose qu'un mot employé au lieu d'un nom, c.-à-d. d'un substantif. Et la notion exprimée par le substantif 'homme' est très compréhensive, couvre celles exprimées par pratiquement tous les substantifs de la langue se référant à un individu quelconque[2]. Dans l'espèce, il s'agit de démonstratifs. Mais il peut aussi s'agir d'autres pronoms, avant tout de pronoms personnels, et parmi ces derniers particulièrement ceux de la 3e personne. Le domaine sémantique en question embrasse encore, au point de vue historique, l'article défini, puisque à ce point de vue l'article défini n'est qu'un démonstratif à sens affaibli[3].

---

[1] Cf. à ce sujet COHEN, p. 158, où on apprend qu'un ancien *ḏ(ð)* chamito-sémit. est resté tel quel en arabe, tandis qu'il a normalement évolué vers *z* en hébreu et en guèze, le plus souvent aussi en égyptien; vers *d*, par contre, normalement en araméen et en berbère, le plus souvent aussi en couchitique. (Dans ce dernier parfois aussi vers *s*.) – Cf. encore le tableau de l'évolution des consonnes proto-sémitiques dans BAUER-LEANDER, p. 191, où pourtant l'égyptien n'est pas pris en considération, tout aussi peu que le berbère et le couchitique.

[2] Quand p. ex. on dit «celui-ci», le pronom équivaut à «cet homme» et peut se référer pratiquement à tout substantif désignant un être humain quelconque, indépendamment de la catégorie spéciale à laquelle appartient cet individu.

[3] A ce propos, il est particulièrement intéressant de noter l'évo-

L'observation qui vient d'être faite au sujet du rapport sémantique intime entre le substantif 'homme' et les démonstratifs nous fait passer directement aux conditions de l'indo-européen. Un examen attentif des démonstratifs indo-européens montre que ceux-ci, notamment les démonstratifs – avec, d'après ce qu'il vient d'être dit, l'article défini, et aussi les pronoms personnels de la 3e personne[1] – à dentale ou sifflante (chuintante) comme élément constitutif de leur structure, doivent s'expliquer génétiquement d'une manière analogue à celle qu'on vient de le faire pour le

lution sémantique du démonstratif latin *ille* dans les langues romanes: celui-ci est à la base tant de leurs pronoms personnels de la 3e personne (p. ex. fr. *il*, *lui*, etc., esp. *él*, *lo*, etc., it. *egli*, *lui*, etc.) que de l'article défini des diverses langues romanes. Et ce dernier point est particulièrement significatif, parce que, contrairement à ce qui était le cas pour le grec classique, le latin classique n'avait pas d'article défini. C'est seulement le latin vulgaire de la basse époque qui commençait à employer le démonstratif *ille* dans cette fonction. Cf. Nyrop, *Gramm. histor. de la langue franç.*, II, § 497, p. 370: «L'article défini ... C'est partout un pronom démonstratif, qui par un affaiblissement graduel de sa signification primitive a reçu la fonction plus générale réservée à l'article défini d'individualiser le nom qu'il accompagne ... le simple caballus du latin a été remplacé, dans la plus grande partie du domaine roman, par ille caballus: fr. *le cheval*, prov. *lo cavals*, esp. *el caballo*, port. *o cavalo*, it. *il cavallo*. Dans le domaine daco-roman l'ordre a été inverti comme en albanais et en bulgare, et on a dit caballus ille, d'où le roum. *calul*.» Et c'est la même chose dans d'autres langues, p. ex. allem. *der*, *die*, *das*, démonstratifs (toniques) et articles définis (atones). Le suédois a l'article défini final, comme le roumain, le bulgare et l'albanais, p. ex. *hästen:* 'le cheval' mais quand le substantif est précédé d'une épithète, on y emploie ensemble avec celui-là l'article défini absolu *den*, *det*, *de* (atones; p. ex. *den goda hästen:* 'le bon cheval'), mots qui, accentués, sont des démonstratifs.

[1] Notons à ce sujet que l'indo-européen n'avait pas de pronoms personnels de la 3e personne; il n'en avait que de la 1re et de la 2e personne. (Cf. Meill., Introd., p. 333). Cet état des choses est resté dans le sanskrit, le grec classique et le latin classique, et dans les langues vivantes indo-europ., qui ont des pronoms personnels également de la 3e personne, ceux-ci doivent en général leur origine à une évolution sémantique depuis des démonstratifs analogue à celle parcourue par le lat. *ille* dans les langues romanes et qui vient d'être mentionnée.

groupe chamito-sémitique constitué par égypt. *z(y)* 'homme' et les démonstratifs cités ensemble avec ce mot, c.-à.-d. que la dentale/sifflante (chuintante) en est le produit d'évolution phonétique de la laryngale/gutturale + le *w*, *y* de la racine *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h*-, *h*-), i.-eur. $g^w/e/y\bar{e}$ 'vivre, exister, être'. Parmi ces démonstratifs indo-europ. à dentale, on peut citer les sanskr. *ta*-, *tā*- (cf. Meill., Introd., p. 326); l'article défini grec (cf. Meill., Introd., *ib.*, et Bois., s. v. [thèmes démonstr.] το-, τᾱ-), à l'exception des nominatifs masculins et féminins des nombres singulier et pluriel ὁ, ἡ; οἱ, αἱ (cf. plus bas); lat. (*is*)*te*, (*is*)*ta*, *istud*[1], got. *þa*-, *þo*-; allem. *der*, *die*, *das*, correspondant aux suéd. *den*, *de*, *det* (cf. Hellqu., s. v. *1. den*), qui, inaccentués, fonctionnent eux aussi, comme articles définis de la manière précisée dans N., p. 347[2]. Ils sont tous à base des thèmes démonstratifs indo-européens *to*-, *tā*-. (Cf. à ce sujet notamment Meill., Introd., et Bois., *loc. cit.*)

L'élément constitutif de ces deux thèmes est, on le voit, une dentale, c.-à-d., d'après ce qui précède, une consonne de la même catégorie que l'élément constitutif primitif du groupe chamito-sémitique, essentiellement démonstratif, égypt. *z(y)*, etc. Et quand on se demande d'où cette dentale indo-europ. à sens démonstratif tire son origine, tout en se souvenant que les racines indo-europ. $g^w/e/y\bar{e}$ 'vivre' et *es* 'être' remontent en dernière analyse à la même base primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h*-, *h*-) 'vivre, exister, être' que le groupe chamito-sémit. en question, ainsi que nous l'avons montré dans Tab. I, p. 58–63 resp. 67–68, il semble évident que

[1] Cf. Ern.-Meill., s. v.: «*Iste* se compose d'une particule préposée *is*- et d'un démonstratif *-te* . . . L'élément fléchi est le démonstratif correspondant à skr. *ta*-, *tā*-, gr. το-, τᾱ-, goth. *þa*-, *þo*-, etc. . . . »

[2] Inaccentués, ces mots suédois foncionnent normalement même comme pronoms personnels de la 3e personne. Cf. Hellqu., s. v. *2. den:* «Pronom personnel. Est sans doute à regarder comme un glissement («förskjutning») du pronom démonstratif den 1. vers pronom personnel du même genre que dans goth. *is*, *si*, *ita*, all. *er*, *sie*, *es*, angl. *he*, *she*, *it*, etc.» Le démonstratif suédois *den*, *etc.*, est, on le voit, comparable au démonstratif latin *ille*, etc., également au point de vue du double affaiblissement de sens qu'il a subi en devenant article défini aussi bien que pronom personnel de la 3e personne, ainsi qu'on l'a relevé pour *ille* dans les langues romanes p. 346, N 3.

la dentale indo-europ. précitée s'explique génétiquement de la même manière que nous venons de le faire pour le groupe chamito-sémitique. Pratiquement, cela revient à dire que les démonstratifs (et analogues) indo-europ. et chamito-sémit. à dentale tirent en dernière analyse leur origine d'une source linguistique commune: la racine primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*).

Et l'évolution vers une sifflante (chuintante) qu'on a dans hébr. אִישׁ *ʾīš* 'homme', le synonyme égypt. *z(y)* et le démonstratif hébr., guèze *z-*, cité ensemble avec ce dernier ci-dessus, p. 345, se retrouve en effet également dans le groupe pronominal indo-europ. en question. D'abord il est à remarquer que les thèmes précités *to-*, *tā-* étaient, strictement, à la base seulement des cas obliques du masculin et du féminin des démonstratifs indo-europ. à dentale initiale, et qu'au nominatif masculin et féminin s'employaient anciennement dans les langues indo-europ. (excepté le latin et le groupe balto-slave) des formes à *s* initial, abandonnées plus tard dans les langues vivantes en faveur des formes à dentale. C'est ainsi que pour les nominatifs en question, à la place des thèmes à dentale des cas obliques, on avait en sanskrit les thèmes *sa-*, *sā-* (cf. notamment Ern.-Meill., s. v. *iste*) et en grec les quatre formes de l'article défini citées plus haut ὁ, ἡ; οἱ, αἱ (avec aspiration régulière d'une sifflante antérieure[1]). De même en gothique, pour les nominatifs en question, *sa, so*[2], au lieu des *þa-*, *þo-* pour les cas obliques. – Puis, dans les langues germaniques, il y a aujourd'hui encore des pronoms personnels de la 3e personne, originairement démonstratifs, à sifflante (chuintante) initiale, notamment angl. *she* (nomin.) 'elle' (< anglo-sax. *sēo*, *sīo*, correspondant à anc. haut allem. *siu*, *si*) et allem. *sie* (nomin. et accus. du singulier féminin et de tout le pluriel) 'elle/s/, ils; la, les'[3].

Il ne peut guère y avoir de doute que la sifflante *s* de ces démonstratifs (et anal.) indo-europ. ne s'explique, génétiquement,

[1] Cf. Bois., p. XVIII: «*h* en grec commun . . . < indo-europ. *s* initial. ἑπτά = skr. *saptá* . . ., lat. *septem* . . ., indo-europ. **septṃ*.»

[2] Cf. notamment Meill., Introd., *loc. cit.*, et Hellqu., s. v. *1. den*, qui y dit: « . . . german. *sa-*, *se-* (vieux nord., goth., a.-sax.) = indo-europ. *so-*, *se-* . . . ».

[3] Cf. sur ces deux Partridge, s. v. *he*, etc., 7., et Kluge, s. v. *sie*.

de la même manière que la dentale des précédents. C'est, génétiquement, le même *s* que celui de la racine indo-europ. /*e*/*s* 'être', produit d'évolution phonétique de la gutturale + *y* de g^w/*e*/*yē* < *ḥw*/*w*/, *ḥy*/*y*/ (*h*-, *h*-) 'vivre, exister, être', et la variation précitée *t*: *s* est comparable à celle présentée par att. τήμερον: ion., dor. σήμερον, σάμερον 'aujourd'hui' (< **k̑i̯o*-, **quieu*- 'celui-ci' + ἡμέρα, cf. Tab. I, p. 67 N 5 et 87). Cependant, il doit y avoir quelque raison à la répartition mentionnée des deux phonèmes en question dans les démonstratifs indo-europ.: nominatif *s*-, cas obliques *t*-. Nous croyons que la raison est à chercher dans le fait que la marque flexionnelle, autrement dit, la désinence indo-europ. par préférence du nominatif, c'était justement la consonne *s* (précédée ou non d'une voyelle)[1], et qu'à son tour cet *s* flexionnel s'explique

[1] Cf., pour son emploi extensif dans le cas en question, Meill., Introd., p. 292–295: nomin. mascul. et fémin. du singulier dans les thèmes se terminant par consonne ou demi-consonne («sonante»: *r*, *l*, *m*, *n*; *i*, *u*), excepté les thèmes polysyllabiques en -*r* et -*n*, où la désinence était zéro, et du pluriel dans tous ces thèmes sans exception; p. 318: nomin. du pluriel dans les thèmes, pour la plupart féminins, en -*ā* (ou -*ē*); p. 321 et 323: nomin. mascul. et fémin. du singulier et du pluriel dans les thèmes se terminant par les voyelles, dites thématiques, *e*/*o*. L'exception principale pour l'emploi du -*s* nominatif indo-europ. se présentait au singulier du groupe cité en -*ā* (embrassant, outre des féminins, le nominatif-accusatif de neutres pluriels), dont le nominatif avait la désinence zéro. Mais là aussi, on peut trouver des analogies avec la dentale/sifflante traitée ci-dessus et avec la famille chamito-sémitique. D'abord, il est à remarquer que cette terminaison -*ā* remonte à une terminaison antérieure -*aH* (cf. Burrow, p. 252, etc.; le *H* correspond dans Meill., Introd., p. 296, 318, etc., à la transcription *ə*), c.-à-d. que la terminaison était originairement -*a* + la laryngale *h* indo-europ. dont nous nous sommes occupé Tab. I, p. 59–61. Et c'est en effet ce qui explique l'absence du -*s* nominatif normal dans le groupe indo-europ. en question. Car ce souffle laryngal *h* doit justement être le produit d'affaiblissement d'un *t*/*s* antérieur, génétiquement identique à l'-*s* nominatif. (Cf. pour l'évolution *s* > *h*, assez commune dans la famille indo-europ., et cela non seulement à l'initiale, comme dans les mentionnés gr. ὁ, ἡ; οἱ, αἱ, mais aussi ailleurs, Meill., Introd., p. 95–97.) C'est ce que montre une comparaison avec le chamito-sémitique. Dans cette famille, la marque flexionnelle féminine par préférence était la dentale *t*, précédée d'une voyelle, le plus souvent

génétiquement de la même manière qu'on vient de le faire pour la sifflante/dentale des démonstratifs indo-europ. et cham.-sémit. dont il s'agit. Autrement dit, les démonstratifs i.-eur. *s-* et la

a, donc ordinairement *-at*. (Cf. notamment BAUER-LEANDER, § 62 e, p. 507.) Mais cette terminaison s'était très souvent, notamment en arabe et en hébreu, affaiblie en *-ah:* d'abord, normalement, à la pause finale d'une phrase, d'où la forme affaiblie – cela s'applique surtout à l'hébreu – avait pénétré également à l'intérieur de la phrase, excepté quand le mot suivant le féminin était en rapport syntaxique particulièrement intime avec celui-ci, qui était alors dans ce qui est terminé le *status constructus*. (Exemple: ar. مَلِك *málik*, hébr. מֶלֶךְ *mélęk* 'roi'; dérivé féminin ['reine'], à la pause finale, etc., ar. مَلِكَة *málika*, hébr. מַלְכָּה *malkâ* [le *h* final était plus tard devenu tout à fait muet dans l'une et l'autre langue]; au *status constructus:* مَلِكَة *málikat* resp. מַלְכַּת *malkáṯ*.) Et comme la dentale féminine *-t* du chamito-sémitique, ainsi que nous le montrons par la suite, p. 369, s'explique génétiquement de la même manière que la dentale/sifflante (chuintante) des groupes cham.-sémit. et indo-europ. traités plus haut, il y a tout lieu de supposer que le *-aH* féminin indo-europ. est étymologiquement identique à l'*-ah* féminin cham.-sémit., c.-à-d. que la laryngale *H* en remonte, elle aussi, à un *t/s* antérieur, ce qui à son tour explique l'absence du *-s* nominatif dans le groupe féminin indo-europ. en *-ā*. – De ces faits se dégage dès maintenant la conclusion que le système de la formation du féminin – nous y reviendrons par la suite – est au point de vue génétique essentiellement le même dans les familles de langues indo-européenne et chamito-sémitique. – Finalement est ici à noter l'article défini-préfixe de l'hébreu -ה: *h-* (le plus souvent -הַ: *ha-*, parfois aussi -הָ: *hā-*, *hâ-* et -הֶ: *hę-*), pour lequel cf. notamment BAUER-LEANDER, § 31 a–d, p. 262: «Der Artikel . . . ursprüngliche Form **hā*, ein Demonstrativelement, das z. B. im arabischen *hā-ðā* 'dieser', syr. *hā* 'sieh da', *hā-nā* 'dieser' vorliegt, (§ 2 k, p. 20) wahrscheinlich auch dem aramäischen postponierten *-ā* zugrunde liegt» et GESEN., s. v.: «Im Aramäischen entspricht ein *â* am Wortende dem hebräischen präpositiven ה . . . ursprünglich pronomen demonstr. dieser, diese, dieses, wie ὁ, ἡ, τό noch bei Homer.» Il ressort de ces citations que l'article défini hébreu -ה *h-* est un pendant chamito-sémitique des articles définis indo-européens cités auparavant: c'est comme ceux-ci primitivement un démonstratif dont le sens s'est affaibli de la manière dite p. 347, N. Et cette dernière considération nous donne

désinence nominative *-s* sont étymologiquement synonymes: ils ont à ce point de vue tous les deux le sens de la racine indo-europ. */e/s*, et qui est aussi, nous l'avons vu, le sens étymologique du groupe représenté par hébr. *ʾīš* 'homme', c.-à-d. 'être, être humain'. Et aux époques prélittéraires où commençait à se faire sentir le besoin de distinguer entre les divers cas du nom et à se former dans la famille linguistique indo-europ. la flexion casuelle, il devait encore y avoir eu dans la conscience linguistique des sujets parlants un sentiment intime de cette synonymité, si bien que l'élément *s* leur avait paru suffire à lui seul pour exprimer la notion 'celui-ci' au cas nominatif.

Nous reviendrons par la suite aux démonstratifs, traitant de groupes de cette classe à élément constitutif différent, mais nous répétons: les démonstratifs (et anal.) chamito-sémit. et indo-europ. à élément constitutif dentale/sifflante dérivent d'une base linguistique commune.

Dans Tab. I, nous avons montré que les groupes de mots indo-européens 'vivre' ($\sqrt{g^w/e/y\bar{e}}$) et 'être' ($\sqrt{bh\text{-}, /e/s, wes}$) remontent en dernière analyse, comme les groupes sémantiques chamito-sémitiques correspondants à hache initiale forte ou faible, à la racine primaire d'origine onomatopoétique *ḥw/w/, ḥy/y/* (*h-, h-*) 'vivre, exister, être'. (Cf. *ib.*, p. 54–69.) Nous y avons aussi montré, d'un côté, que les groupes sémantiques 'cœur' (et anal.:

en effet aussi une réponse à la question de savoir son étymologie: il doit – de même que l'arabe et le syriaque *hā-* – tirer son origine de la même source linguistique que les démonstratifs des deux familles traités dans ces dernières pages, c.-à-d. de la racine *ḥw/w/, ḥy/y/* (*h-, h-*), plus exactement de *hw/w/, hy/y/* 'être'. Le souffle laryngal *h* du petit groupe démonstratif à sens affaibli continue le phonème initial correspondant de la racine, et le *w/y* de celle-ci est dans ce cas, en position atone, disparu, au lieu de rester et de se fondre, comme dans le cas des démonstratifs à sens non affaibli, avec le *h* évolué vers gutturale en un phonème dental/sifflant. L'évolution depuis la racine vers p. ex. le cité arabe *hā-ðā* pourrait donc être ainsi illustrée: *h-.hw-* (réduplication de type A.AB, Edel, § 434, p. 191) > *h-.gw-* > *hā-ðā*. (Pour l'article défini de l'arabe ٱل *al-*, cf. plus loin, p. 381.)

'poitrine, ventre, corps, etc.') tant chamito-sémit. qu'indo-europ. remontent en dernière analyse à cette même racine préfixée de la liquide *l*, c.-à-d. à une racine secondaire **lḥw/w/* (*lḥy/y*), et, de l'autre côté, qu'il s'était aux siècles prélittéraires produit dans la conscience linguistique des sujets parlants des confusions entre ces racines 'vivre, etc.' et 'cœur, etc.', exemplifiées notamment par le groupe germanique 'vivre' à *l* initial (angl. *live*, etc.; cf. *ib.*, p. 74–78) et aussi d'autres, tels que hébr. *gəwiyyá(h)*, *gūf* (corps, cadavre', arabe *ǧaib*; *ǧauf* 'poitrine; ventre'; allem. *Leib*, suéd. *liv* 'corps' (*ib.*, p. 83–84). Or, comme des groupes importants de nos deux familles de langues relevant de la sphère sémantique 'homme', d'après ce qui précède, sont à base de la racine *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être', on peut présumer que ces groupes sémantiques en général, chamito-sémitiques aussi bien qu'indo-européens, – ils sont nombreux dans l'une et l'autre famille – tirent leur origine en dernière analyse de cette même racine ou de son dérivé **lḥw/w/*, *lḥy/y/*. Pratiquement, cela revient à dire que pour expliquer génétiquement les mots indo-européens et chamito-sémitiques au sens d' 'homme (et anal.)', on a, comme éléments fonciers primitifs de ces mots, à opérer en première ligne avec les consonnes: liquide *l*; laryngale *ḥ*, *h*; bilabiale, prépalatale *w*, *y*[1].

Commençons par le mot hébreu אֱנוֹשׁ *ʾęnóš* 'homme/s/', cité au début de cette étude, p. 342. Sous ce mot-article, Gesen. cite entre autres les correspondants aram. אֲנָשׁ *ʾānáš*, arabe أُنَاس, نَاس *ʾunās*, *nās*[2], sud-arab. אנש *ʾns* et le pluriel assyrien *lênisêti* 'Menschheit, Menschen', avec lequel il compare *nišu* 'Volk', plur. *nišě* 'Leute', c.-à-d. 'peuple' resp. 'gens'. (Cf. aussi Bezold, p. 189a.) Cohen, liste-lex. n° 32, p. 82, rapproche du mot hébreu en question

[1] Cf., pour le rôle prépondérant du consonantisme dans la formation des racines primaires et des vocabulaires fondamentaux de nos deux familles de langues, Tab. I, p. 54, N 1, et, pour l'alternance très fréquente *w:y*, *ib.*, p. 55, N 1.

[2] Ces deux sont les pluriels de إنسان *ʾinsān* 'homme', ci-dessus p. 343–344, employés comme إنس *ʾins*, notamment en un sens collectif. (Cf. aussi Brockelm., § 81 r, p. 84, et Wehr, I, p. 26.)

arabe *'ins* 'hommes', *nās* 'gens'; berbère-touareg (cf. pour ce dialecte très archaïque Tab. I, p. 61 N) *āləs* 'homme, époux' et (sous réserves) *alūs* 'gendre, beau-père'; couchitique *nas-awḫ* 'mâle'. La radicale sifflante (chuintante) de ce groupe est au point de vue génétique naturellement identique à celle, traitée auparavent, des groupes hébr. *'īš*, etc., égypt. *z(y)*, etc., 'homme' et s'explique génétiquement de la même manière: c'est en dernière analyse le produit d'évolution du *ḥ*, *h* + *w*, *y* de *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h*-, *h*-)[1]. De même, la laryngale initiale faible *'* des représentants sémitiques (hébr., arabe, aram., sud-arab.) du groupe en question est génétiquement du même caractère que l'initiale correspondante du groupe hébr. *'īš:* c'est un élément adventice qui est venu s'y ajouter comme complément de racine. Mais dans le groupe hébr. *'ęnōš*, etc., on trouve aussi un nouvel élément consonantique, à savoir la liquide *n*, et qui à son tour demande à être expliquée génétiquement. Et cette explication est vite trouvée: la liquide *n* des mots en question, c'est génétiquement le *l* de la base primaire **lhw/w/*. C.-à-d. qu'il s'agit ici de la même évolution *l* > *n* que nous avons constaté dans Tab. I, p. 87, pour le groupe hébr. *bęṭęn* 'ventre, etc.', arabe *baṭn* 'ventre', etc., cité d'après Cohen, liste-lex., n° 397, et *ib.*, p. 71, N 1, pour le couchitique *nibbo* 'cœur'. Et ce dernier est particulièrement significatif, puisqu'il s'agit là du sens originel de la base *lḥw/w/*, le sens de 'cœur'. Notre explication du *n* de hébr. *'ęnōš*, etc., est en effet directement appuyée par les formes touareg *āləs* (*alūs*), citées parmi le même groupe et présentant la liquide *l* à la place du *n* des autres mots.

Plus significatif encore à ce sujet est cet autre groupe cité d'après Cohen, liste-lex. n° 479, p. 191:

Arabe *mar'* 'homme'[2], akkadien [cf. Tab. I, p. 60] *amēlu* 'homme'. – Berbère: touareg *ămāli* 'mâle entier'[3]. – Couchi-

[1] Cf. pour le détail de cette évolution notre exposé dans Tab. I, p. 67, comp. à p. 59–61.

[2] Cf. aussi hébr. mod. מַר *mar*, correspondant au fr. 'Monsieur' suivi d'un nom propre.

[3] Après ce mot M. Cohen, il est vrai, a ajouté ceci: «(à moins que ce mot ne se rattache à *ali* 'monter [un animal]?).» Mais ce dernier rapprochement nous semble tout à fait invraisemblable. Le

tique: bedja [cf. *ib.*, p. 61 N] *raba* 'mâle', somali [cf. *ib.*] et d'autres dialectes *lab* 'de même', sidama [cf. *Langues du Monde*, p. 174] *labbā* 'de même'.

Dans ce groupe apparaît plus clairement le *l* primitif dont il vient d'être question, le *l* de la base primaire **lḥw/w/*, étymologiquement identique à celui du groupe chamito-sémit. hébr. *lęv, lęvāv*, etc., 'cœur' à racine *lb/b/* et du groupe germanique angl. *live*, etc., 'vivre'. (Cf. Tab. I, p. 72 resp. 78.) Cet *l* a évolué vers *r* dans les cités arabe *mar'* 'homme' et bedja *raba* 'mâle', analogiquement à ce qui s'est fait pour la racine indo-europ. *k̑erd* 'cœur' et pour la majorité des mots du groupe hébr. *ḳęręb* 'entrailles, etc.', etc. (cf. *ib.*, p. 80–81). – Dans akkad. *amēlu*, touar. *ămāli*, de même que dans arabe *mar'*, il y a eu métathèse de la liquide après la labiale. – Dans ces derniers, la labiale, remontant en dernière analyse au *w* de *ḥw/w/* (*h-*) et apparaissant sous la forme *b* dans les représentants couchitiques du groupe[1], a évolué vers *m*[2].

Tournons-nous maintenant vers l'indo-européen et quelques groupes de cette famille à étymologie contestée et relevant de la sphère sémantique 'homme'. D'abord les lat. *mas/culus/* 'mâle /masculin/'; *marītus* '(homme marié), mari'. L'étymologie du premier, *mās*, gén. *măris*, est obscure, ainsi qu'on peut le voir, outre par Buck, n° 2, 23 («Male»), où se lit à ce sujet p. 85: «*Etymology?*», notamment par Walde, s. v., qui écrit à ce sujet: «*Etymologie un-*

mot cité *ali* doit, nous pensons, appartenir étymologiquement au groupe hébr. עלה *'ālṓ*, arabe علا *'álā*, etc. (Gesen. s. v.; Cohen, liste-lex., no. 58, p. 88, où il est en effet cité avec l'acception 'être suspendu en l'air'), à sens fondamental 'être haut, monter', et l'on se rend mal compte du rapport sémantique entre cette notion et la notion 'homme, mâle' exprimée par touar. *ămāli*.

[1] Tout comme dans le groupe chamito-sémitique à racine *lb/b/* 'cœur' traité dans Tab. I, p. 70–73. Cf. notamment les représentants couchitiques de ce groupe cités là, p. 71, N 1.

[2] Cf. pour cette évolution, labiale *w, b* > *m*, assez commune dans le chamito-sémitique, Cohen, p. 172 et 196. Elle est, dans l'espèce, confirmée par les conditions de l'akkadien: Bezold, p. 4, col. 2, cite en effet pour le mot akkadien dont il s'agit ces trois formes: *awēlu, a'ēlu, amēlu*, et Soden, § 21,4, p. 22, dit expressément que *a-mi/me-lu* est pour *awīlu*.

sicher», tout en relevant par la suite qu'il s'agit d'un thème en *-s* («*Es ist s-Stamm*»), et par Ern.-Meill., s. v., où il est dit: «Les formes *mās* et *masculus* indiquent un radical *mas-* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant.» Au sujet du rapprochement du mot latin en question avec le second mot, ci-dessus, lat. *marītus* 'mari', qui a été fait notamment par Muller dans son Altitalisches Wörterbuch (cf. Walde, *loc. cit.*), Ern.-Meill. disent *ib.*: «On voit mal comment *marītus* serait parent à l'origine de *mās*.» Une comparaison avec le chamito-sémitique et les groupes de mots traités auparavant, particulièrement les derniers groupes, nous aidera à dissiper l'obscurité couvrant l'étymologie des lat. *mās* et *marītus*, en même temps qu'il nous fera voir plus clairement leur parenté originelle.

Le lat. *marītus*, duquel on a à son tour, et sans doute avec raison, rapproché entre autres sskr. *márya* 'jeune homme'[1], grec μεῖραξ 'garçon, fille', lituan. *marti*, *mergà* 'jeune fille', gallois *merch* 'de même'[2], doit, nous pensons, s'expliquer génétiquement de la même manière qu'on vient de le faire pour l'arabe *mar'* 'homme', au sens analogue et au consonantisme essentiellement identique et agencé de la même manière (: *m* + *r*)[3]. C'est dire que

[1] Cité également par Burrow, p. 40, parmi de vieux mots indo-europ. employés encore dans la langue védique, mais disparus du sanskrit classique.

[2] Cf. notamment Ern.-Meill. et Walde, s. v. *marītus;* Bois., s. v. μεῖραξ.

[3] Le 3e élément consonantique de ce groupe indo-europ. (gutturale, dentale) est à regarder comme suffixal, d'après ce qui est dit dans Tab. I, p. 55 N, sur la structure primitive des racines de cette famille. Mais la gutturale de μεῖραξ et de lituan. *mergà* se laissent ramener à la laryngale *ḥ*, *h* de *ḥw/w/* (*h-*), analogiquement à ce qu'on a fait pour la gutturale des racines indo-europ. *g^w/e/yē* 'vivre' et *ḱerd* 'cœur' dans Tab. I, p. 59–61 resp. 79–80. Et la dentale de *marītus* et de lituan. *marti* se laisse aussi ramener à la laryngale *ḥ*, *h* en question combinée avec le *w* de *hw/w/*, analogiquement à ce qu'on a fait pour la dentale de la racine *ḱerd* 'cœur' et de groupes sémantiquement voisins *ib.*, p. 85–88. – Finalement, la 3e radicale ʾ de arabe *mar'* 'homme', si elle ne joue pas ici tout simplement le rôle de complément de racine (cf. plus haut, p. 354), pourrait aussi être ramenée à la laryngale en question d'après ce qui est dit dans Cohen, p. 76, au sujet de la consonne faible ʾ qu'elle «peut être

le groupe indo-europ. en question remonte en dernière analyse, lui aussi, à la racine *ḥw/w/* (*h-*), préfixée de la liquide *l*, qui a plus tard évolué vers *r*. Mettons à la base composite prélittéraire **lhw/w/*, et dont le *l* initial est génétiquement identique au phonème correspondant du groupe cham.-sémit. *lb/b/* 'cœur'. Donc, ici encore des exemples de la confusion qui s'était produite aux époques prélittéraires entre les racines 'vivre, être' et 'cœur'. – Par contre, le lat. *mās* 'mâle, masculin', au consonantisme, y compris le *s* final, radical, comme le veulent Ern.-Meill. et Walde, et sans doute avec raison, doit remonter en dernière analyse à *hw/w/*, *hy/y/* tout court et non préfixé de la liquide *l* en question: la 1re radicale *m* en est, génétiquement, identique au *m* des groupes précédents (lat. *marītus*, etc.; ar. *mar'*, etc.), tirant son origine de la labiale de *hw/w/*, tandis que la radicale sifflante finale s'en explique génétiquement de la même manière que la sifflante (chuintante) des groupes 'homme et anal.' traités auparavent dans cette étude. C'est dire que le *s* final de lat. *mās*, tout comme le *s* de la rac. indo-europ. */e/s* 'être', s'explique génétiquement comme étant le produit d'évolution de la laryngale *h* évoluée vers gutturale + le *y* de *hy/y/*, ainsi qu'on l'a exposé dans Tab. I, p. 67–68.

Ainsi, donc, la comparaison avec le chamito-sémitique nous a aidé à voir plus clair dans l'obscurité enveloppant l'étymologie du lat. *mās* et du groupe *marītus*, etc., et en même temps à surmonter la difficulté, relevée par Ern.-Meill., qu'on a à voir la parenté originelle de ces deux, devinée par Muller. Envisagées isolément, les racines auxquelles ils se rattachent doivent forcément, d'après les lois régissant les évolutions phonétiques indo-européennes, être regardées comme différentes, non apparentées. Mais envisagées en comparaison avec la famille chamito-sémitique, ainsi qu'on l'a fait dans ces pages, elles se sont trouvées être secondaires et seulement produits d'évolution phonétique différente d'une même base primaire, la racine *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être'. Dans l'un (*mās*), tout comme dans $\sqrt{g^w/e/ye}$ 'vivre' et $\sqrt{bh-, es, wes}$ 'être', il y a eu évolution depuis cette base

remplacée par une consonne plus solide: ʿ, *h*, *ḥ*, *ḫ*; inversement elle peut être la trace d'une autre consonne affaiblie». (Espacé par nous.)

tout simplement, dans l'autre (groupe *marītus*), tout comme dans le groupe germanique allem. *leben*, etc., 'vivre', et cham.-sémit. *lb/b/*, indo-europ. $\sqrt{\hat{k}erd}$ 'cœur', depuis cette base préfixée de la liquide *l*. En dernière analyse, il y a donc rapport étymologique et parenté entre les deux.

Voici ensuite un autre groupe indo-europ. important à étymologie contestée, à savoir celui représenté par le germanique *man/n/* 'homme'. Nous citons, d'après Buck, n° 2, 1 («man» = 'homme, être humain'), p. 80, encore ces représentants du groupe: sskr. *manu-*[1], *manuṣ-*, *manuṣa-*; goth. *manna*[2], vieux nordique *maðr*; vieux slave *mąžĭ*[3], russe muž[4], polonais *mąž*[4].

Au sujet de l'étymologie de ce groupe, l'auteur cité dit ceci: «These (c.-à-d. les mots qui viennent d'être cités) point to an Indo-European word for *man* I, but its root connection and so its ultimate semantic source are wholly uncertain. It has been derived from Indo-Europ. *men-* 'think', or, since the designation 'thinker' seems too sophisticated, from *men* in an assumed earlier meaning 'breath' or the like; or by some connected with Lat. *manus* 'hand' (cf. New English *all hands*).»

Ici encore, c'est la comparaison avec la famille chamito-sémitique qui nous aidera à découvrir les rapports radicaux («root connection») et la source sémantique primaire («ultimate semantic source») du groupe indo-europ. en question relevant de la sphère 'homme'. Sans doute, vu sa grande extension sur le domaine linguistique indo-europ., est-on en droit de supposer qu'il remonte à un mot-base, disons mieux, à une racine indo-europ. *men*. Mais cette racine est secondaire, produit d'évolution d'une base antérieure: le *m* en est génétiquement identique à celui des

[1] Dans les vieux hymnes religieux indiens, le nom de *Manu* désignait le premier homme, correspondant à l'Adam de la Bible.

[2] D'après Tacite, le nom de *Mannus* désignait l'ancêtre mythique des Germains.

[3] «from *mągje-* (= *man-g-ia* dans Hellqu., s. v. *man*) with a guttural suffix as in Lithuan. *žmogus*».

[4] «general Slavic word, with a shift from *man*[1] to *man*[2]», c.-à-d. avec changement sémantique de 'homme, être humain' à 'homme, mâle'.

mots et groupes précédents des deux familles (lat. *mās*, groupe *marītus*; arabe *mar'*, akkad. *amēlu*), et le *n* doit en être génétiquement identique au *n* du groupe cham.-sémit. hébr. *'ęnōš*, arabe *'ins*, *nās*, etc., cité ci-dessus, p. 353. C'est dire que le groupe indo-europ. en question représenté par le germanique *man/n/* remonte, lui aussi, en dernière analyse à la base primaire composite, commune aux deux familles de langues, **lhw/w/*, d'où, avec élimination de la laryngale et métathèse de la liquide *l*, évoluée vers *n*, après la labiale *w*, évoluée vers *m*, le consonantisme *m* + *n* de notre groupe indo-europ. La source sémantique primaire, comme celle des autres groupes des deux familles exprimant la notion 'homme', en est la notion 'être', ainsi que cela a été défini plus haut, p. 344, à propos de l'étymologie du groupe représenté par hébr. *'īš*[1].

---

[1] Le rapprochement de ce groupe avec la racine de la même famille *men* 'penser', à laquelle se rattache un grand nombre de mots indo-europ., tels que sskr. *mánas* 'esprit' (Burrow, p. 157), gr. μένος (Bois., s. v.: 'esprit, cœur, âme . . .'), lat. *mens* et *meminī* 'se rappeler', angl. *mind* 'esprit', allem. *meinen*, suéd. *mena* 'penser', etc., doit être juste. Entre la notion 'homme, être humain' et celle de 'penser', il y a sans doute un rapport intime en ce sens que cette partie de l'homme qui 'pense', son 'âme', son 'esprit', est, avec son 'corps', un élément constitutif de la notion 'homme'. Cf. les acceptions 'âme, pensée, corps' réunies dans le même mot hittite *tuikka*, etc., que nous avons analysé dans Tab. I, p. 89–91, et que nous avons déduit justement de la rac. *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être'. Cf. encore les deux groupes cham.-sémit. hébr. זָכָר *zākár*, arabe ذكر *ḏákar*, etc., 'mâle, masculin' et hébr. זָכַר *zākór*, arabe ذكر *ḏákara*, etc., 'se rappeler, etc.'. Les deux groupes se rapprochent sans doute étymologiquement, ainsi que l'indique en effet Wehr, I, p. 278–279. L'analogie avec les deux groupes indo-europ. *men* est parfaite, et il faut pour expliquer ceux-là génétiquement partir de la même base *hw/w/* préfixée de la liquide *l*. (D'après Gesen., s. v. זָכָר, le sens de 'mâle' de ce groupe est généralement censé être issu d'un sens fondamental [«Grundbedeutung»] '*stechen*', c.-à-d. piquer; enfoncer'. Cette étymologie semble artificielle et improbable.) Avec réduplication de type consonantique écourté désigné dans Cohen, par 1. 2. 1. (cf. Tab. I, p. 70 et 88) et dans Edel, § 432, p. 191, par AB.A (dans le vieil égyptien, la réduplication en général était assez commune; cf. Edel, § 219–224; 429–439), on aura comme base de

«The principal source of words for man I», dit Buck, *loc. cit* (p. 80), «so far as their etymology is clear, is the notion of 'earthly' or 'mortal', thus distinguishing men from gods.» Dans le premier groupe, celui de 'earthly', c.-à-d. 'terrestre', cet auteur cite entre autres: lat. *homo*; goth. et anglo-sax. *guma*, a. h. allem. *gomo-* («vieux mot germanique resté maintenant dans des composés seulement, comme h. allem. mod. *bräutigam*, angl. *bridegroom* de l'anglo-sax. *brydguma* ['fiancé]»); anc. lituan. *žmuo*, lituan. mod. *žmogus* (cf. plus haut), avec lesquels il compare ces trois signifiant 'earth' ('terre'): lat. *humus*, gr. χθών, lituan. *žemė*. Sous le n° 1.21, p. 15–17 ['Earth, Land'], il cite encore les représentants de cette dernière catégorie vieux slave *zemlja* et sskr. *ksam*. Comme la racine commune des deux groupes sémantiques en question, il a noté (p. 16) **ĝhem-*, avec la variante à dentale infixée **ĝhðem-*. – Ern.-Meill. sont plus précis encore concernant les rapports étymologiques intimes entre les deux groupes, disant s. v. *homo:* «. . . il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-europ. signifiant «terre». . . : homme au sens général de «être humain», proprement «né de la terre» ou «terrestre». . . par opposition aux dieux qui sont 'célestes'.» Pourtant, la dérivation directe du groupe 'homme, être

---

nos deux groupes cham.-sémit. **lhwh*, d'où, avec évolution de *hw* vers *ḏ* (dentale fricative) resp. *z* (comme dans le groupe démonstratif cité plus haut, p. 345) et métathèse du *l* initial, évolué vers *r*, après la laryngale finale *h*, évoluée vers gutturale, le consonantisme *ḏ*, *z* + gutturale + *r* des groupes en question. – Est plausible également le rapprochement du groupe indo-europ. german. *man/n/*, etc., avec √*men* dans un sens présumé antérieur 'souffle vital' («breath»). Ce serait là une réminiscence de la base toute primaire *ḥw/w/*, qui, ainsi que nous l'avons relevé dans Tab. I, p. 56, s'explique génétiquement comme étant une onomatopée, une imitation de la respiration, du souffle vital. Cf. à ce dernier sujet aussi la racine indo-europ. *ot-* 'souffle, souffle vital', issue de cette même base (*ib.*, p. 90). Et aussi l'égypt. *sn/sn/* 's'associer', que nous avons cité plus haut, p. 343, N 2, d'après Edel, p. 194, et rapproché de l'arabe *ʾánisa* au sens analogue et du groupe représenté par hébr. *ʾīš* 'homme'. Edel cite en effet *ib.* un *sn.sn* égypt. au sens de 'respirer' («atmen»). Etymologiquement, ce doit être le même mot que celui-là, mais il y apparaît encore le sens tout primaire de la racine, tel que nous l'avons défini.

humain' depuis celui signifiant 'terre', pour lequel Buck, p. 17, fait d'ailleurs remarquer en passant que «there is no clear root connection, its primary sense means earth's surface, ground», ne nous semble pas s'imposer d'une manière évidente. Le rapport étymologique entre les deux, existant sans doute, pourrait aussi être dû à ce qu'ils tirent leur origine d'une source linguistique commune. Examinons à ce sujet les conditions du chamito-sémitique.

Il y a dans cette famille deux petits groupes faisant pendant aux groupes indo-europ. 'homo' et 'humus'. Le premier, correspondant au groupe 'homo, homme, être humain', c'est celui représenté notamment par hébr. אָדָם *ʾādám* 'homme, être humain', le premier homme de la Genèse. Cf. Gesen., s. v., où l'on trouve quelques autres représentants au même consonantisme (ʾ + *d* + *m*) du groupe: phénicien, sud-arabique. En arabe, on a آدم *ʾádam:* Adam (nom propre) et ابن آدم *ʾibn ʾádam* (proprement 'fils d'Adam') de même que le dérivé آدمي *ʾádamī* (proprement 'humain'), au sens de 'homme, être humain' (cf. Wehr, I, p. 9). Le lieu de naissance du groupe semble se situer dans l'aire linguist. du cananéen. Pour son étymologie, Gesen. dit tout simplement qu'elle est «unbekannt» ('inconnue'). A ce stade de notre enquête, plus d'un de nos lecteurs doit, nous pensons, avoir deviné la bonne étymologie de ce groupe relevant de la sphère sémantique 'homme, être humain': il s'agit toujours d'un produit d'évolution de *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être'. Et cette fois, comme pour les groupes synonymes hébr. *ʾīš*, etc., égypt. *z(y)*, etc., et le lat. *mās*, de cette base non préfixée de *l*. Le *m* final du groupe s'explique génétiquement de la même manière que le *m* des groupes des deux familles traités dans ces dernières pages à partir du groupe arabe *marʾ*, etc., ci-dessus, p. 354, et sa 2e radicale dentale de la même manière que la dentale/sifflante du groupe égypt. *z(y)*, arabe *ḏu*, etc., et du lat. *mās* (cf. ci-dessus, p. 345 resp. p. 355): c'est le produit d'évolution phonétique du *ḥ*, *h* + *w*, *y* de la base précitée[1].

[1] Pour la 1re radicale «faible», l'explosive glottale ʾ, cf. plus haut,

L'évolution phonétique depuis cette base qui a abouti au consonantisme du groupe chamito-sémitique *ʾādám* (: *hww* > *dw* > *dm*) est comparable à celle qui a abouti au consonantisme du lat. *mās*, avec cette différence que dans le dernier cas il y a eu métathèse des deux éléments consonantiques issus de la base (: *hyw* > *sw* > *sm* > *ms*).

L'autre groupe chamito-sémitique, correspondant au groupe indo-européen 'humus, terre', est représenté notamment par l'hébr. אֲדָמָה *ʾadāmá(h)*, qui a la forme d'un dérivé féminin du cité אָדָם *ʾādám* 'homme'[1]. En arabe, on a de même les deux أدم *ʾádam*, masculin, et أدمة *ʾádama*, féminin (cf. Wehr I, p. 9), et Gesen. rapproche en effet s. v. אֲדָמָה 'terre' le féminin arabe de ce dernier. Malheureusement, le rapprochement, bien que probable, est rendu incertain par le fait que le mot arabe en question, de même d'ailleurs que le masculin *ʾádam*, signifie 'peau', et non 'terre'. Mais il serait inutile de discuter ici la question délicate de savoir le rapport exact entre ces deux mots arabes et les deux mots hébraïques dont il s'agit[2], et pour la définition du rapport

p. 354 et p. 356, N 3. Elle n'est pas à regarder comme un élément phonétique constitutif du groupe.

[1] Cf. plus haut, p. 350, N 1, pour la formation du féminin.

[2] L'arabe *ʾádam* 'peau' est cité dans Cohen, liste-lexique, nº 15, p. 79, ensemble avec égypt. *ynm*, berbère *əlam* (touareg) et *īlam*, couchit.-somali *idm* (pluriel de *idin*). Il y est fait cette remarque: «Dissimilation? Croisement, ou dédoublement de racines? Voir .. hébr., arabe *ʾdm* 'être rouge, brun'.» Et ce dernier rapprochement, qui semble assez plausible, pourrait en effet aussi indiquer un rapport étymologique entre l'arabe *ʾádam* 'peau' et l'hébr. *ʾādám* 'homme'. Car ce *ʾdm* 'être rouge, brun' sémitique (cf. aussi Gesen., s. v. אדם) se rapproche à son tour sans doute du groupe représenté en hébreu par דָּם *dām* 'sang' (la matière par préférence de la couleur en question; cf. pour ce dernier groupe Gesen., s. v., et Cohen, l.-lex. nº 335, p. 154, où sont citées la forme sémitique commune *dm* et, de plus, la forme berbère *idammen*, à *n* final, marque du pluriel). Génétiquement, ce *dm* 'sang' doit justement être le produit de l'évolution précitée vers dentale + *m* depuis *ḥww* 'vivre', le rapport entre ces deux notions étant très intime, aussi intime que le rapport, relevé dans Tab. I, p. 53–54, entre les notions 'cœur' et 'vivre', puisque le cœur est le moteur de la circulation du sang.

entre les deux groupes indo-européens 'homo' et 'humus', à laquelle nous visons ici, il suffira d'en faire la comparaison avec les

C'est dire que l'arabe *ʾádam* 'peau' se rattacherait en dernière analyse, par l'intermédiaire de *dm; ʾdm* 'sang; être rouge, brun' à la même base primaire que l'hébr. *ʾādām* 'homme'. – D'une manière analogue, on obtiendrait, avec le rapprochement en question avancé dans COHEN, en ramenant, comme nous le faisons par la suite ci-dessous, l'hébr. *ʾadāmā́* 'terre' à la base *ḥww* 'vivre', un rapport étymologique entre le féminin arabe *ʾádama* 'peau' et ce dernier féminin hébraïque au sens de 'terre'. – A propos de ces chamito-sémit. *dm* 'sang' et *ʾdm* 'être rouge, brun', il y a tout lieu, puisque, ainsi que nous l'avons relevé dans Tab. I, p. 58–63, la racine indo-europ. *gʷ/e/yē* 'vivre' est en rapport direct avec le synonyme cham.-sémit. *ḥw/w/, ḥy/y/*, d'envisager les groupes indo-europ. 'sang' et 'rouge' à la même lumière, étymologiquement, que ces deux-là, c.-à-d. de les rattacher à la même base primaire que ceux-là. Ce qui en effet éclaircirait bien des points obscurs concernant la genèse des groupes sémantiques indo-europ. en question, surtout ceux signifiant 'sang'. Pour ces derniers (cf. notamment BUCK, no. 4, 15 [«Blood»], p. 206), il est à noter ici entre autres choses qu'il y en a un groupe (sskr. *ásr̥k*, hitt. *ešhar*, grec poét. ἔαρ, vieux lat. *aser*, *assyr*, letton *asins*) qui indique bien un mot indo-europ., *ēsen-*, au sens de 'sang', mais dont on ne connaît pas la source sémantique antérieure («. . . of which nothing can be said as to any remoter semantic source»). Cette source doit, nous pensons, être la notion 'vivre, vie', exprimée par *ḥw/w/, ḥy/y/, gʷ/e/yē*, d'où (avec préfixe liquide, primitivement *l*) le consonantisme *sn* de cet *ēsen-* s'est développé de la manière exemplifiée auparavant dans ces pages. (Cf. ici notamment p. 354 et N 1; p. 359, N 1, fin, à propos des arabe *ʾánisa* et égypt. *sn/sn*.) – De la même source doivent provenir les grec αἷμα, gén. αἵματος (thème: σαιματ; – l'aspiration initiale ʿ = *h* du mot remonte à un *s* antérieur, cf. plus haut, p. 349, N 1, à propos de l'article défini ὁ, ἡ, οἱ, αἱ) et lat. *sanguis*, gén. *sanguinis* (thème: *sanguin*), à étymologie très obscure tous les deux. Il faut pour les deux opérer avec dédoublement de la racine, ce qui en effet a rendu difficile de voir le rapport entre *sanguis* et le groupe synonyme précédent représenté par lat. *aser*, *assyr*, puisque, ainsi qu'il est dit dans WALDE et ERN.-MEILL., s. v. *sanguis*, «il n'y a de commun aux deux groupes que *s*, et toute la formation de *s-anguis* ainsi coupé demeurerait inexpliquée». Donc: 1° *ḥyw* + *ḥw* > *sw* + *l* > *sml* (consonantisme du thème grec; le *m* en est, génétiquement, identique à celui du groupe synonyme chamito-sémit. *dm*); 2° (avec préfixe liquide) *lḥy* + *lḥw* > *ns* + *ngw* > *sn* + *gwn* = *sngwn* (consonantisme du

mots hébraïques, ce qui à son tour, nous pensons, sera plus facile une fois trouvée la bonne étymologie de l'hébr. *ʾādám* 'homme'.

Qu'il y ait quelque rapport étymologique entre ce dernier et l'autre mot hébreu cité *ʾadāmá* 'terre', cela a paru vraisemblable entre autres à Delitzsch, qui a avancé cette opinion dans son *Prolegomena eines hebräisch-aramäischen Wörterbuchs*, Leipzig, 1888 (cité dans Tab. I, p. 71), p. 104, en y faisant à ce sujet des rapprochements ingénieux très suggestifs. Mais tant que l'étymologie de l'hébr. *ʾādám* 'homme' était inconnue, le rapprochement avec *ʾadāmá* 'terre' devait forcément en paraître hypothétique, car on voit mal quel rapport il y aurait entre les notions 'terre' et 'homme'. Maintenant, une fois admis que le premier de ces deux mots tire, comme les mots des deux familles en général de la sphère sémantique 'homme', son origine en dernière analyse de la base *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, exister, être', il nous sera plus facile de découvrir le rapport étymologique entre les deux mots hébraïques en question. Car entre les notions 'terre' et 'vie, vivre', il existe naturellement un rapport très intime, en ce sens que la terre, c'est justement la source d'où tire son origine toute la vie végétale, d'où naissent les arbres et les plantes et d'où ils puisent leur nourriture. Nous pensons donc que l'hébr. *ʾadāmá* 'terre' se rattache en dernière analyse à la même base *ḥw/w/*, etc., 'vivre, etc.' que le groupe *ʾādám* 'homme', d'où son consonantisme dentale + *m* est né de la manière décrite pour ce dernier groupe. Et voilà le rapport étymologique entre les deux bien établi. Possible que le rapport, en ce qui concerne le mot signifiant 'terre', s'est établi par l'intermédiaire du *ʾdm* 'être rouge, brun' cité dans la dernière note à propos des arabes *ʾádam*, *ʾádama* 'peau', mais par rapport l'un à l'autre *ʾādám* et *ʾadāmá* sont des formations indépendantes. Le second mot au sens de 'terre' tire bien en dernière analyse son origine de la même source linguistique que le premier au sens de 'homme', mais ce n'est pas un dérivé féminin de celui-ci.

---

thème latin *sanguin;* le *gu̯*, *gw* en est, génétiquement, identique au labio-vélaire g^w de la racine indo-europ. $g^w/e/yē$ 'vivre'; cf. Tab. I, p. 58–59). Le mot grec, où le consonantisme de la racine, non préfixée de liquide, n'a pas subi de métathèse, fait décidément l'effet d'appartenir à une couche de formation plus ancienne que le mot latin.

Il a reçu le genre féminin marqué par le suffixe ordinaire féminin, en raison du fait qui vient d'être relevé que la 'terre' est la génératrice de la vie végétale, et uniquement en raison de ce fait. Ce qui est aussi clairement prouvé par le fait que presque tous les mots, chamito-sémitiques aussi bien qu'indo-européens, relevant de la sphère sémantique 'terre' sont, indépendamment de leur forme extérieure, qu'ils soient munis de suffixe féminin ou non, du genre féminin.

Voyons maintenant ce qu'il en est des deux groupes indo-europ. 'homo' et 'humus' qui nous ont donné lieu de nous occuper des deux petits groupes chamito-sémit. en question faisant pendant à ceux-là. Nous pensons que la genèse en est tout à fait comparable à celle des deux groupes synonymes de l'autre famille, hébr. *ʾādám*, *ʾadāmá*. Ils se rattachent bien à une racine indo-europ. *ĝhem*, *ĝhðem*. Mais d'où serait venu à celle-ci le sens de 'terre; homme'? Comment son consonantisme en est-il venu à exprimer ces notions? Les deux groupes indo-européens en question doivent, comme les autres mots des deux familles exprimant la notion 'homme' et aussi, nous l'avons vu, le mot hébreu *ʾadāmá* exprimant la notion 'terre', tirer en dernière analyse leur origine de la notion 'vivre; être' exprimée par *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*), $g^w/e/y\bar{e}$. La gutturale initiale de l'indo-europ. *ĝhem*, *ĝhðem* 'terre, homme' remonte, comme celle de $g^w/e/y\bar{e}$, au souffle laryngal de cette base primaire, et le *m* final en est, génétiquement, identique au phonème correspondant des chamito-sémit. *ʾādám*; *ʾadāmá* 'homme; terre'. De même, la dentale infixée de la variante *ĝhðem* doit être, génétiquement, identique à la dentale de ces derniers, et l'aspiration de la gutturale initiale de *ĝhem*, *ĝhðem* est probablement une réminiscence du souffle laryngal de la base primaire mentionnée, ainsi que nous l'avons exposé dans Tab. I, p. 66, en nous référant à Burrow, à propos de la racine indo-européenne *bh-* 'être'[1]. Mais

[1] L'évolution depuis la base primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) vers le consonantisme des indo-europ. *ĝhem*, *ĝhðem* peut être ainsi illustrée (il faut dans ce cas opérer avec des réduplications de la racine): 1° *ḥy* + *hw* > *ĝ* + *hm* = *ĝhm* (consonantisme de la racine *ĝhem*); 2° *hyh* (réduplication écourtée) + *hww* > *ĝh* + *ðm* = *ĝhðm* (consonantisme de la variante *ĝhðem*). – Pour le hitt. *tēkan* (*dagan*, etc.,

le groupe indo-europ. lat. *homo*, etc., 'homme' n'est pas un dérivé sémantique du groupe lat. *humus*, etc., 'terre'. Par rapport à ce dernier, analogiquement à ce qui est le cas pour *ʾādām* par rapport à *ʾadāmā́*, le premier groupe est, génétiquement, un produit d'évolution homophone de leur base primaire commune, *ḥw/w/* (*h-*), exprimant les notions 'vivre; être'. A une époque prélittéraire plus avancée, en raison du rapport très intime et toujours actuel entre les notions 'terre' et 'vie, vivre' qu'on vient de définir, il a pu s'établir dans la conscience linguistique des sujets parlants des deux familles le sentiment que les groupes 'homo' étaient directement dérivés des groupes homonymes 'humus'. Et c'est à ce sentiment, à cette étymologie populaire, si l'on veut, que doit être attribuée l'idée, citée d'après Ern.-Meill. plus haut, p. 360, de l'homme, de l'être humain comme étant «né de la terre» ou «terrestre», par opposition aux dieux qui sont «célestes». Mais au point de vue généto-linguistique, cette idée n'est pas correcte, ou ne l'est que partiellement: il y a bien rapport étymologique dans nos deux familles linguistiques entre les deux groupes en question 'homo' et 'humus' en ce sens qu'ils tirent leur origine d'une source linguistique commune, mais par rapport l'un à l'autre, ils sont, génétiquement, indépendants, et ni l'un ni l'autre n'est dérivé de l'autre[1].

*

cf. JURET, I, p. 29; II, p. 61) 'terre', il y a désaccord sur la question de savoir s'il doit être rangé dans le groupe lat. *humus*, etc., ci-dessus, p. 360. Nous citons d'après BUCK, *loc. cit.*: «The inclusion in this group of Hitt. *tekan* ... 'earth', and the resulting assumption of Indo-Europ. **dheghom*, **dhghom-* is rejected by BENVENISTE, *Mél. Ginneken* 193 ff. But some ultimate connection is probable.» Sans doute, et ce rapport primitif («ultimate connection») doit être que le mot hittite est à base de la racine préfixée de liquide. Autrement dit, que le *n* final de *tekan* est, génétiquement, identique, non pas au *m* du groupe *humus*, etc., mais au *n* du groupe indo-europ. *man/n/* 'homme', ci-dessus, p. 358. Donc: *l* + *ḥwḥ* (réduplication de type écourté de *ḥw* 'vivre') = *lḥwḥ* > *ltk* > *ntk* > *tkn* (consonantisme du mot hittite; la dentale, de même que la gutturale, en sont, génétiquement, comparables aux phonèmes correspondants du hitt. *tuikka*, etc. 'corps, etc.', issu de la même base primaire, pour lequel cf. plus haut, p. 359, N 1, et Tab. I, p. 89–91.

[1] D'une manière plus marquante encore, cette étymologie popu-

Tournons-nous maintenant du côté féminin, pour ainsi dire, de notre étude, c.-à-d. vers le second mot-rubrique, hébr. אִשָּׁה *ʾiššá(h)* 'femme'. Comparé avec le premier mot-rubrique, hébr. אִישׁ *ʾīš* 'homme', il pourrait bien, au point de vue synchronique, paraître comme un dérivé direct de ce dernier au moyen du suffixe féminin *-ā(h)*. (Cf. pour ce suffixe plus haut, p. 350, N 1.) Mais au point de vue diachronique, c.-à-d. au point de vue de l'évolution historique, il n'en est pas ainsi. – Citons d'abord, d'après Gesen., s. v., quelques correspondants du mot hébreu 'femme' en question: phénic. et araméen ancien (cf. ci-dessus, p. 342, N 2) אשת *ʾšt*; assyr. *aššatu*. Pas mal des autres formes citées par Gesen. présentent la liquide nasale *n*, parmi lesquelles se notent particulièrement arabe أُنْثَى *ʾúnṯā*[1] et aram.-syriaque אִנְתְּתָא *ʾintəṯā*ʾ. Cohen, l.-lex., nº 22 (p. 80), cite: arabe *ʾunṯa(y)*, hébr. *ʾiššá(h)*, guèze (éthiopien sémit. ancien, cf. Tab. I, p. 54) *ʾanəst* 'femme, femelle'.

Par Bauer-Leander, § 78g, p. 617, l'évolution phonétique vers l'hébr. אִשָּׁה *ʾiššáh* est ainsi expliquée: אִשָּׁה < **ʾáššatu* (= akkad. *aššatu* 'femme mariée') < **ʾánṯatu*, cf. arabe *ʾúnṯā* 'féminin' («weiblich»)[1]. C.-à-d. que la base (chamito-) sémitique du groupe sémitique représenté par le mot hébr. en question au sens de 'femme' aurait été **ʾánṯatu*, dont l'interdentale fricative sourde *ṯ* (notée dans Bauer-Leander *þ*), en accord avec le tableau des évolutions des consonnes proto-sémitiques («ursemitisch») tracé dans cet ouvrage, p. 191, était restée telle quelle en arabe, mais avait évolué vers la chuintante sourde *š* en akkadien et en hébreu[2].

---

laire apparaît dans le récit de la Bible (Genèse II, 7), d'après lequel Dieu avait créé l'homme à son image du limon de la terre, et cet exposé biblique est à son tour à la base de la formule d'inhumation juive et chrétienne: «Tu es poussière et tu retourneras à la poussière.»

[1] Cf. aussi Wehr I, p. 26.

[2] Le *n* de **ʾanṯatu* s'était, en akkadien et en hébreu, assimilé à la consonne suivante *ṯ* > *š*, ce qui rend compte de la gémination du *š* dans les représentants cités du groupe de ces deux langues. Cette assimilation d'un *n* primitif devant une consonne suivante en géné-

Dans une remarque suivante, ces auteurs disent qu'il n'y a aucun rapport historique entre hébr. *ʾiššá* (אִשָּׁה) 'femme' et le masculin *ʾīš* (אִישׁ) 'homme' («... steht in keinem geschichtlichen Zusammenhang»). Cette remarque est très peu convaincante. La notion 'homme, être humain' couvre également la notion 'femme', et il serait étonnant que deux mots fondamentaux de la même langue exprimant la notion 'homme' resp. 'femme' et présentant le même élément constitutif *š* n'eussent, historiquement, rien à faire l'un avec l'autre. Naturellement, si on voulait mettre en regard un protosémitique *ʾīš* et un protosémitique *ʾánṯatu* comme bases des hébr. *ʾīš* 'homme' resp. *ʾiššá* 'femme', on pourrait toujours regarder ces deux derniers comme non apparentés, puisqu'ils seraient alors issus de bases différentes. Mais sur l'étymologie de hébr. אִישׁ *ʾīš* les avis des érudits ont été très partagés, ainsi que nous l'avons relevé au début de cette étude, si bien qu'on est loin d'être justifié de mettre à côté d'une base protosémitique *ʾánṯatu* 'femme' une autre base protosémitique *ʾīš* 'homme'. Et, d'ailleurs, d'où serait venu à la première le sens de 'femme'? Comment son consonantisme à élément constitutif *ṯ* précédé de *n* en est-il venu à exprimer cette notion? Elle doit, elle aussi, représenter un stade intermédiaire de l'évolution, être à son tour issue d'une base antérieure. Mais laquelle?

Au début de cette étude, plus haut, p. 342–344, nous avons traité l'étymologie obscure du groupe représenté par hébr. אִישׁ *ʾīš* 'homme', finissant par dire que la source sémantique primaire doit en être la notion 'être' exprimée par la racine *hw/w/*, *hy/y/*, d'où son élément constitutif *š* est issu comme produit d'évolution de la laryngale *h* évoluée vers gutturale + le *y* de cette racine. Il y a tout lieu de supposer que le protosémitique **ʾánṯatu*, exprimant la notion 'femme', notion comprise dans la notion plus vaste 'homme, être humain', tire son origine de la même base primaire. Seulement, il faut ici opérer avec dédoublement de la racine et, en outre, avec celle-ci préfixée de liquide, primitivement *l* (comme pour les groupes de la sphère sémantique 'homme'

ral était de règle pour l'une et l'autre langue. Cf. à ce sujet SODEN, § 33d, p. 34, resp. BAUER-LEANDER, § 15j, p. 198.

traités dans ces pages à partir du groupe hébr. *ʾęnṓš*, etc., ci-dessus, p. 353). Pour arriver au consonantisme de *ʾánṯatu* 'femme' on partira donc d'une base *lhwhw*, d'où, après évolution du *l* initial vers *n* (comme dans hébr. *ʾęnṓš* 'homme', etc., ci-dessus, p. 354) et du *hw* dédoublé vers dentale (*ṯ* resp. *t*), on aura le consonantisme en question: *nṯt*[1]. – D'autre part, en se demandant comment la consonne *t*, précédée d'une voyelle, ordinairement *a*, c.-à-d. comment la terminaison féminine chamito-sémitique *-at*, citée plus haut, p. 350, N 1, en était venue à fonctionner comme marque morphologique du genre féminin, on est porté à croire que la terminaison en question s'identifie génétiquement avec le *-at(u)*[2] du mot-base prélittéraire *ánṯatu* 'femme', qu'elle n'en est, pour mieux dire, qu'une reproduction fidèle. Et c'est là, nous semble-t-il, assez naturel. A la conscience linguistique des sujets parlants, la 'femme', c.-à-d. l'"être humain féminin', avait dû apparaître, comme elle le fait encore, comme la représentante par préférence du genre féminin en général, comprenant tous les êtres de la création de sexe féminin (naturel ou personnifié), et quand il s'agissait de donner une expression linguistique au genre grammatical en question par un élément morphologique, cet élément avait été créé d'après le modèle du mot fondamental exprimant la notion 'femme'. C'est ainsi que du mot *ʾánṯat(u)* 'femme' avait été dégagé l'élément final *-at*, compris comme suffixe, pour devenir marque flexionnelle chamito-sémitique du genre grammatical féminin, au moyen duquel pouvait aussi être directement dérivé un mot féminin depuis un mot masculin, comme p. ex. le mot cité plus haut, p. 351 N, arabe *málikat*, hébr. *malkáṯ* 'reine' dérivé de *málik* resp. *męlęk*. Cependant, ce dernier procès doit se situer en une époque où la formation des mots qui sont à la base des deux groupes représentés par hébr. *ʾīš* 'homme' et *ʾiššā(h)* 'femme' était déjà accomplie, si bien qu'au point de vue de l'évolution historique ce dernier ne peut pas être regardé comme un dérivé du premier au moyen du suffixe en question. Mais il y a toujours rapport historique entre les deux en ce sens qu'ils dérivent en

[1] Cf. pour l'évolution du *hw* vers dentale notamment plus haut, p. 346, à propos du groupe égypt. *z(y)*, arabe *ḏu*, etc.

[2] Le *u* final est flexionnel, marque du cas nominatif.

dernière analyse d'une source linguistique commune: la racine *hw/w/* 'être'.

Passons maintenant à examiner un mot indo-européen de la sphère sémantique 'femme' à étymologie obscure et controversée, à savoir le lat. *mulier*. Au sujet de son étymologie Ern.-Meill. écrivent ceci: «Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la 'femme' avec valeur noble, souvent religieux: irl. *ben*, gr. γυνή, etc. *Mulier* est un nom nouveau, d'origine inconnue.» Walde, pourtant, a adopté comme probable l'étymologie avancée par Sommer suivant laquelle notre mot latin serait issu du comparatif prélittéraire de l'adjectif *mollis* au sens de 'tendre, faible', c.-à-d. que le sens étymologique de *mulier* serait 'la plus tendre, faible (par rapport à l'homme mâle)'[1]. Cette étymologie du lat. *mulier* 'femme' semble assez plausible en elle-même. Mais examinons d'abord au point de vue étymologique le mot dont, d'après cette étymologie de Sommer, *mulier* serait dérivé, l'adjectif *mollis* 'mou; tendre, faible'. Ce dernier, issu de **mold-wis*, se rattache, comme sskr. *mṛdú-* 'mou' (cité également par Burrow, p. 103), grec ἀμαλδύνω 'amollir; détruire', vieux slave *mladŭ* 'tendre; jeune', à la racine indo-europ. *mel-*, élargie d'une dentale. (Cf. à ce sujet notamment Buck, p. 1065, n° 15, 75 ['soft'] et Ern.-Meill., s. v. *mollis*.) Cette racine, non élargie, est encore à la base, outre du grec ἀμαλός 'tendre', appartenant à la même sphère sémantique que ceux-là, d'un vaste groupe de mots au sens voisin de 'moudre, écraser', groupe très répandu sur le domaine indo-européen, «depuis le slave et le baltique jusqu'à l'italo-celtique», pour citer Ern.-Meill., s. v. *molo*[2]. Le rapport sémantique entre ce groupe et le groupe précédent représenté par lat. *mollis* 'mou' est évident, puisque

[1] Cf. Walde, s. v. *mulier:* «. . . wohl nach Sommer aus **mul-i̯ésī*, **ml̥-i̯ésī* (Kompar. zu *mollis* aus **mold-u̯is*), woraus *muliesis* (wie *neptis*), dann **mulies*, *mulier* nach den *es*-Stämmen . . . Grundbedeutung: 'die zartere, schwächere' (Sommer) . . .».

[2] Cf.: hitt. *mallā* (Juret II, p. 24), grec μύλη, μύλος 'meule', vieux slave *mlěti*, lit. *málti*, goth. *malan*, irl. *melim* 'je mouds', etc. (Ern.-Meill., *loc. cit.;* Buck, n° 5, 56 ['Grind'], p. 362; Hellqu., s. v. *mala*.)

'écraser, moudre' est synonyme de 'rendre mou, amollir'. Plus difficile à saisir est le rapport entre son (consonantisme *ml/dentale/*) et sens 'mou, amollir' des deux groupes. Cela nous sera rendu plus facile par leur comparaison avec un troisième groupe qui se rattache également à cette base *mel*, élargie d'une dentale, nous voulons dire le groupe essentiellement germanique au sens de 'humus, terre' cité par Hellqu. s. v. *mull:* goth. *mulda*, vieux nordique (islandais) *mold*, anglo-sax. *molde*, angl. *mould*, etc., et se rattachant à une racine indo-européenne **mḷtā-*, dérivée de la racine citée *mel-* 'mou; moudre, écraser'. La 'mollesse' est, on le sait, très caractéristique à la 'terre, humus', et l'on peut par conséquent présumer que la notion 'terre' exprimée par ce dernier groupe est au point de vue généto-linguistique la primaire par rapport à la notion 'mou, amollir' exprimée par les deux autres représentés par lat. *mollis* et *molere*, et si l'on pouvait trouver une explication du rapport entre son et sens et de la genèse du groupe 'terre', le rapport en question serait par là expliquée également pour les deux autres groupes. Il s'agit donc de savoir d'où ce groupe indo-européen 'terre' avec sa racine **mḷtā-* tire son origine en dernière analyse.

Nous le mettons en rapport avec les groupes synonymes indo-europ. lat. *humus*, etc., et chamito-sémit. hébr. *ʾadāmá*, cités plus haut, p. 360 resp. 362, et l'expliquons génétiquement d'une manière analogue. C'est dire qu'il remonte comme ceux-là en dernière analyse à la racine *ḥw/w/* exprimant la notion 'vie, vivre', dont nous avons relevé p. 364 le rapport intime avec la notion 'terre'. Mais il faut dans ce cas opérer aussi avec la liquide préfixe *l-*. Et ce dernier fait nous semble particulièrement significatif, puisqu'il s'agit dans ce cas d'un groupe germanique, c.-à-d. d'un groupe appartenant à cette branche de la famille indo-européenne où la notion 'vie, vivre' s'exprimait par une formation en *l-* (allem. *leben*, etc.; cf. Tab. I, p. 74ss.). Pour rendre compte de l'élargissement dental de la racine et du groupe il faut aussi opérer avec réduplication. Donc: *lḥw* + *ḥw* > *lm* (élimination de la laryngale *ḥ* et évolution du *w* vers *m*) + *kw* (évolution de la laryngale *ḥ* vers gutturale) > *ml* (métathèse) + *t* = *mlt*, consonantisme de la racine *mḷtā-*. Le *m* en est génétiquement identique au *m* de la

racine *ĝhem-*, base du groupe *humus*, et de l'hébr. *'adāmá*, et la dentale génétiquement identique à celle de ce dernier et de la variante radicale **ĝhðem-*.

Dans les pages précédentes (360–366) on a montré que les groupes indo-europ. lat. *homo*, etc., et chamito-sémit. hébr. *'ādám* 'homme, être humain' se mettent étymologiquement à côté des lat. *humus*, etc., resp. hébr. *'adāmá* 'terre', tirant en dernière analyse leur origine de la même source linguistique que ces derniers, la racine, primaire, commune aux deux familles de langues, *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre; être'. Il y a tout lieu d'envisager l'étymologie du lat. *mulier*, relevant de la sphère sémantique 'être humain', à la même lumière que celle des groupes *homo* et *'ādám* et de présumer qu'il se met étymologiquement d'une manière analogue à côté du groupe indo-européen exprimant la notion 'terre', angl. *mould*, suéd. *mull*, etc., et qu'il tire son origine de la même source linguistique que ce groupe à racine *mel-* élargie d'une dentale, *mḷtā*. Et ce sera là notre étymologie de l'obscur lat. *mulier* 'femme': il se rattache en dernière analyse, comme les autres mots des deux familles de la sphère sémantique 'homme, être humain' traités auparavant dans ces pages, à la racine *hw/w/*, *hy/y/* 'être' et s'explique génétiquement comme étant le produit d'évolution de celle-ci préfixée de la liquide *l*, analogiquement à ce qui est le cas, nous l'avons vu, pour plusieurs des mots en question. L'explication de cette évolution, en ce qui concerne les deux éléments principaux de *mulier*, les consonnes radicales *m* et *l*, c'est celle qui vient d'être donnée pour les phonèmes correspondants du groupe germanique à racine *mḷtā-*: *lhw* > *lm* > *ml*, et aussi celle qu'on a donnée dans les pages précédentes pour des groupes de la sphère 'homme', groupe arabe *mar'*, etc., p. 354, etc. Notons à propos de ce dernier groupe, la structure identique, en ce qui concerne le consonantisme *m* + *l*, du lat. *mulier* et de l'akkad. *amēlu* (et aussi du touareg *ămāli*), cité là. – Ce consonantisme *ml* de *mulier*, c'est, bien entendu, la partie constitutive de sa structure. Le dernier élément *-ier* en est, il est vrai, assez difficile à expliquer génétiquement. Mais il ne peut en tout cas faire éliminer notre étymologie du mot latin en question, d'après laquelle il tire pour l'essentiel son origine de la source linguistique qui vient d'être indiquée,

la notion 'être', exprimée par la racine *hw/w/*, *hy/y/*. (A moins de faire remonter l'élément *-ier* de *mulier* – à la manière de Sommer – au suffixe comparatif **-iésī*, par l'intermédiaire de *mollis* 'tendre, faible', ce qui peut-être ne serait pas tout à fait impossible, on peut, nous semble-t-il, le rapprocher, du moins en partie, de la racine même. Le *i* initial de *-ier* doit représenter un *y* antérieur, c'est dire que *mulier* est issu d'un **muly-er* antérieur, au consonantisme constitutif *mly*. Et la 3e radicale *y* de ce *mulyer* prélitteraire peut être mise en rapport direct avec le phonème correspondant de la variante radicale *hy/y/*. En partant d'une base de contamination *hwy* – d'une base de cette forme est apparemment issu également l'indo-europ. *g^w/e/yē* 'vivre'; cf. Tab. I, p. 58–63, notamment p. 62, N 1, et 63, N 2 –, préfixée de *l*, c.-à-d. d'une base *lhwy*, on arrive, avec l'évolution de *lhw* vers les deux premières consonnes *ml* de *mulier* qui vient d'être indiquée + le *y* final, au consonantisme *mly* en question et au *muly-* de **mulyer*. Et à ce **muly* est venu s'ajouter à une époque prélittéraire l'élément final *-er* – sans doute d'après le modèle de *mater* 'mère' –, d'où le *mulyer* prélittéraire et, avec vocalisation du *y*, le *mulier* du latin classique.)

Terminons cette 2e section de notre étude par l'analyse de ce groupe indo-européen important irl. *ben*, gr. γυνή, etc., cités ci-dessus, p. 370, et issus, pour parler avec Ern.-Meill., s. v. *mulier*, «du nom indo-européen de la 'femme' avec valeur noble, souvent religieux». C'est en effet, comme cela ressort de cette citation, le groupe indo-européen le plus important de la sphère sémantique 'femme' et mérite de ce fait déjà un traitement détaillé, d'autant que les problèmes se rattachant à son étymologie sont en partie obscurs et controversés. – Nous citons d'après Hellqu., ss. vv. *kvinna* et *kona*[1], et Buck, sous n° 2, 22 («woman»), p. 82, encore ces représentants du groupe en question:

[1] Ce mot suédois est vulgaire et s'emploie en un sens péjoratif: 'garce, putain', mais le correspondant danois *kone*, signifiant 'femme mariée', est tout aussi «noble» que le correspondant danois *kvinde* (danois ancien *quinnæ*) du suédois *kvinna*, ces deux derniers signifiant tout simplement 'femme'.

sskr. *g(a)nā́* 'femme de dieu', *jáni-* 'femme en général' (tous les deux, d'après Burrow, p. 39, archaïques et appartenant exclusivement au vieux vocabulaire védique); grec γυνή (béotien βανά); vieux slave *žena*; vieux irlandais *ben*; german. goth. *quinô*, vieux saxon et anc. h. allem. *quena* (v. sax. aussi *quân*, *-kvēn* 'femme mariée'), anglo-sax. *cwen* 'femme' et 'reine', c.-à-d. 'femme de roi', angl. *queen* 'reine', vieux nord. (isl.) *kvæn* 'femme mariée'.

Les représentants germaniques du groupe dérivent d'après Hellqu. d'un proto-germanique **kwenōn* et de sa variante apophonique **kunōn*. La racine indo-européenne en était d'après lui à initiale labio-vélaire g^w-. (Cf. pour les labio-vélaires notre exposé dans Tab. I, p. 58–59, à propos de la racine indo-europ. $g^w/e/y\bar{e}$ 'vivre'.) De même, Buck, *loc. cit.*, fait remonter le groupe cité à une base indo-européenne à cette même initiale labio-vélaire sonore g^w-: **g^wenā-*, *g^weni-*, etc. Jusque-là tout est bien. Mais là commencent aussi les difficultés. D'abord, du côté phonétique, cette difficulté qu'il y a un autre groupe de mots indo-europ. qui, en raison de sa signification ('genre, sexe; engendrer') et de sa structure, doit se rapprocher étymologiquement de celui-là: sskr. *jánas* et *jánati*, gr. γένος et γιγνομαι 'devenir, naître' (c.-à-d. 'engendrer' au sens passif), lat. *genus* et *gignere*, suéd. *kön* 'sexe', etc. Cependant, la racine indo-europ. à laquelle se rattache ce dernier groupe est à initiale *ĝ* (*ĝen-*), c.-à-d. à une gutturale de la série palatale, et non de la série (labio-) vélaire, comme la gutturale initiale de l'autre racine. C'est pourquoi, ainsi que le fait remarquer Hellqu., *loc. cit.*, les comparatistes ont en général hésité à rapprocher les deux groupes. Comment sortir de cette difficulté que présente la phonétique historique à voir la parenté entre les deux groupes en question, qui par ailleurs paraît si naturelle? De la manière, nous pensons, indiquée (sous réserves) par Buck, *loc. cit.*, qui, au sujet du premier groupe 'femme' à racine g^w-, écrit ceci: «Without known root connection, unless at some remote period, before the differentiation of the gutturals(?)[1], with Indo-Europ. **ĝen* 'beget' and 'bear' (c.-à-d. 'engendrer' et 'accoucher de') of Lat.

[1] L'espacé dû à nous.

gignere, etc.» Cette manière-là, nous l'avons en effet aussi indiquée dans Tab. I, p. 59 et N 1, y disant, en nous référant à Burrow, p. 74/75, qu'au point de vue génétique une labio-vélaire indo-européenne équivaut à une gutturale + un *w* ordinaire. Et de cette manière, dans le cas spécial qui nous occupe ici, la racine du groupe 'femme', dont l'appartenance à une couche de formation très ancienne semble indubitable, commençant ainsi primitivement par une gutturale *g*, elle serait encore plus conforme à la racine *ĝen-* du groupe 'engendrer'. Pas tout à fait conforme naturellement, puisque dans cette dernière il s'agit d'une gutturale /post/palatale, et dans la première plutôt d'une gutturale vélaire[1]. Mais qu'est-ce que c'est qu'une gutturale palatale au point de vue génétique? Une telle gutturale pourrait être née par la palatalisation d'une gutturale postérieure sous l'influence d'un *y*, dans l'espèce, le *ĝ-* de *ĝen-* 'engendrer' être issu d'un *g* postérieur + un élément *y*, que la gutturale a absorbé en se palatalisant. Et cette dernière considération nous fait passer directement à la question de savoir la genèse et la source linguistique d'où tirent en dernière analyse leur origine nos deux racines indo-europ. citées *g^w^en-* 'femme' et *ĝen-* 'engendrer; sexe, genre'.

Nous les ramenons toutes les deux à la base primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*) 'vivre, être', préfixée de liquide. C'est là, nous pensons, la source linguistique d'où ces racines et les groupes de mots cités s'y rattachant tirent leur origine en dernière analyse. Pour la racine *ĝen* 'engendrer', ce rapprochement est au point de vue sémantique tout à fait clair, puisque 'engendrer' équivaut à 'faire vivre, faire être'[2]. Phonétiquement, le rapport entre *ĝen* et la base semble clair: la gutturale initiale continue la laryngale *ḥ* de la base, et son *n* final la liquide-préfixe de celle-ci. On partira dans ce cas d'une base **lḥy*, d'où, avec métathèse du *l*, évolué vers *n*, après la gutturale issue du *ḥ*, le consonantisme *ĝn* de la racine

[1] Cf. pour les trois séries de consonnes gutturales indo-europ. – palatale; vélaire; labio-vélaire – et la notation phonétique de celles-ci, notamment Sommer, § 107, p. 179, et Tab. I, p. 57, N 2.

[2] Cf. aussi le grec φύω (Tab. I, p. 65 et N 3) '/faire/ naître, /se/ produire', se rattachant à la racine *bheu̯-*, à son tour produit d'évolution phonétique de la même base *ḥw/w/* (*h-*) 'vivre, être'.

indo-européenne en question. Le caractère palatal de la gutturale s'explique par le *y* de la base *lḥy*. – Par contre, dans le cas de la racine indo-européenne *g*^{w}*en* 'femme', que nous dérivons de la même source linguistique que celle-là, il faut évidemment au point de vue phonétique partir d'une base *lhw*, d'où, avec évolution du *h* + *w* vers gutturale labio-vélaire *g*^{w} et le même traitement de la liquide-préfixe que dans le premier cas, le consonantisme *g*^{w}*n* de cette racine[1]. Sémantiquement, nous motivons notre dérivation de celle-ci et du groupe indo-européen s'y rattachant depuis la source linguistique en question par le fait que, ainsi qu'on a tâché de montrer dans les pages précédentes, les mots fondamentaux en général des deux familles exprimant la notion 'femme', s'assimilent génétiquement à ceux exprimant les notions 'homme, être humain', 'homme, mâle', tirant leur origine en dernière analyse de la notion 'être, vivre' exprimée par la base primaire dont il s'agit, et qu'il n'y a pas lieu de séparer étymologiquement la racine *g*^{w}*en-*, celle-ci appartenent sans doute à une couche de formation très ancienne, des autres groupes et mots fondamentaux des sphères sémantiques en question. Mais il y a aussi pour le groupe indo-européen *g*^{w}*en-* 'femme' une comparaison intéressante à faire avec le chamito-sémitique et qui ouvre de nouvelles perspectives étymologiques – intéressantes mais difficiles à élucider parfaitement.

Le rapprochement que nous visons, c'est avec un petit groupe important, essentiellement cananéen, et représenté en hébreu par

[1] Le *n* final des indo-europ. *g*^{w}*en-* 'femme', *ĝen-* 'engendrer' est, génétiquement, identique au phonème correspondant du groupe chamito-sémit. arabe *ʾúnṯā*, etc., < **ánṯatu* 'femme' (ci-dessus, p. 367ss.) et du groupe indo-europ. germ. *man/n/*, etc., < **men-* 'homme' (de même, p. 358ss.), tirant tous les deux leur origine en dernière analyse de la même base primaire *lhw*, *lhy*, avec cette différence que dans le groupe chamito-sémitique le *n* a gardé sa place primitive et n'a pas subi de métathèse. – Comparées entre elles par rapport à cette base primaire, les trois racines indo-européennes présentent cette différence pour l'évolution phonétique que dans *men-* 'homme' la laryngale *h* a totalement disparu, tandis que dans *ĝen-* et *g*^{w}*en-* elle a évolué vers gutturale. (Cf. pour ces deux traitements de la laryngale en question dans les deux familles de langues notre exposé dans Tab. I, p. 59–61.)

le mot נְקֵבָה *nəḳẹvá(h)* 'femme en général, femina' (le mot-rubrique *ʾiššá* veut dire plutôt 'femme mariée, mulier'. S. v. Gesen. cite encore, outre l'araméen égyptien (cf. plus haut, p. 342) נקבה, au même consonantisme, le correspondant syriaque et judéo-araméen /תָּא / נֻקְבָּ *nuḳbə/tāʾ* (suffixe féminin) /. Le groupe est, on le voit – abstraction faite de la place de la liquide *n* – au même consonantisme que la racine $g^{w}en$- à laquelle se rattache le groupe synonyme indo-européen précité: *n* + gutturale + labiale contre gutturale + labiale + *n*. (Comparer à cet égard notamment entre eux hébr. *nəḳẹvá:* suéd. *kvinna*, angl. *queen*.) Il nous semble donc évident que le petit groupe chamito-sémitique doit tirer son origine en dernière analyse de la même source linguistique que le groupe synonyme indo-européen, c.-à-d. de la base précitée **lhw* < *l* + *hw* 'être'. Mais du côté chamito-sémitique, notre étymologie se complique par quelques autres rapprochements. D'abord, de ce côté, il y a un groupe au même consonantisme *nḳb* que le petit groupe cité 'femme' et représenté en hébreu par le mot נקב *nāḳóv* 'percer, perforer'. Il est assez répandu sur le domaine chamito-sémitique. Citons d'après Gesen., s. v., et Cohen, liste-lex., nº 373, p. 170, entre autres encore: arabe نقب *náḳaba* et berbère *nəḳḳəb* 'même sens'. Celui-là compare encore, sans doute avec raison, akkad. *naḳbu* «Durchbruch, Quelle», c.-à-d. 'percée, source (fontaine)', et celui-ci cite parmi ce groupe également arabe *fḳʾ* 'ouvrir, percer' et hébr. *bḳʿ* 'fendre' (ces deux sans liquide *n* et avec un ordre différent des éléments guttural et labial). C'est pourquoi, génétiquement, on a tout simplement fait dériver le groupe 'femme' de la base du groupe 'percer', c.-à-d. que la signification étymologique de hébr. *nəḳẹvá*, etc., serait *perforata* (au sens sexuel). Cette étymologie spécieuse est inadmissible. Elle paraît bien être appuyée par le cité syriaque et judéo-araméen *nuḳbə/tāʾ/*, qui, en raison de la voyelle *u* du thème, voyelle qui fonctionne dans le sémitique occidental (cananéen, araméen, arabe) comme marque de la voix passive[1], pourrait être regardé comme une formation passive par rapport à *nḳb* 'percer'. Mais ce

[1] Cf. à ce sujet notamment Bauer-Leander, § 38a, p. 284, et Brockelm., § 33 et 52a.

serait alors une formation tardive qui ne regarde que les deux dialectes araméens, relativement jeunes[1], en question, et l'hébr. *nəḳeḇâ* 'femme', dont la formation se situe sans doute en une époque plus ancienne que celle du synonyme araméen, ne présente pas la marque vocalique du passif en question: c'est une formation plutôt «active».

Un autre rapprochement à faire pour ce petit groupe au sens de 'femme', c'est avec des mots et groupes au consonantisme *n* + gutturale (+ labiale) et au sens de 'coïter'. Gesen., s. v. נְקֵבָה *nəḳeḇâ* 'femme', compare assyr. *naḳâpu* 'beiwohnen' et *naḳpat*, c.-à-d. 'coïter' (en parlant de l'homme mâle resp. de la femme). Bezold cite p. 186–187 *nāku* (נָאַךְ *nyk*/אָ = י *y*/) 'be/i/schlafen' et *niāku*, *nāku* 'Beischlaf'. Cohen cite sous n° 464, p. 188, akkad. *nāku*, arabe *nyk*[2], égypt. *nk*, berbère-touareg *ənki*, tous 'coïter' en parlant de l'homme mâle. Ce groupe chamito-sémitique au consonantisme *n* + gutturale palatale se met étymologiquement à côté du groupe indo-européen se rattachant à la racine *ĝen-* 'engendrer; sexe' au consonantisme gutturale palatale + *n*, analogiquement à ce qui est le cas pour le groupe représenté par hébr. *nəḳeḇâ* 'femme' par rapport au groupe indo-européen synonyme à racine $g^{w}en$-. C'est dire que le groupe de la première famille au sens de 'coïter' tire son origine en dernière analyse de la même source lingustique que le groupe de l'autre famille au sens de 'engendrer', à savoir de la base **lḥy* = préfixe *l* + *ḥy* 'vivre'. De ce consonantisme *lḥy* est issu le consonantisme du groupe 'coït/er/' par l'évolution du *l* vers *n* et de la laryngale *ḥ* vers gutturale *k*, palatalisée sous l'influence du *y*. Et ce dernier était même resté en arabe (*nyk*) et en réalité aussi en égyptien. Car la forme *nk* qui vient d'être citée d'après Cohen est proprement pour *nky*, avec omission du *y* dans l'écriture égyptienne (d'après ce qu'on a dit plus haut, p. 345, N 2, à propos de l'égypt. *z*(*y*) 'homme', que la consonne «faible» *y* s'omettait le plus souvent dans cette écriture).

[1] Cf. à ce sujet, pour le syriaque, *Langues du monde*, p. 125–126, Fleisch, p. 79, et pour le judéo-araméen, *ib.*, p. 122 resp. p. 74.

[2] Wehr II, p. 901, présente: «(نيك, c.-à-d. *nyk*) ناك *nāka* 'koitieren'.»

C'est ce qu'on voit par Edel, § 435, p. 192, où elle est citée sous la forme *nkj* 'beschlafen' (*j* dans Edel notation pour le phonème *y*) et, avec réduplication, sous la forme *nkjkj* 'schwängern', c.-à-d. 'faire un enfant à (une femme)'. Cette forme égyptienne *nky*, avec le *y* de la base primaire **lḥy* resté tel quel, et à la même place que dans celle-ci, constitue un fort appui à notre étymologie du groupe chamito-sémitique dont il s'agit. D'autre part, comme, ainsi que nous l'avons relevé dans Tab. I, p. 70, N 3, le phonème *l* était inconnu de l'égyptien, où lui correspondaient d'autres phonèmes, tels que *n*, *r*, etc., on peut présumer que les groupes à *n* initial de la sphère sémantique en question sont originaires du domaine égyptien, que c'est dans ce domaine qu'ils s'étaient formés. – Pour les akkad. *naḳâpu*, *naḳpat*, cités ci-dessus d'après Gesen., il faut évidemment partir d'une base primaire **lḥw* = *l* + *ḥw* 'vivre' d'où est issu le consonantisme de ces mots de la sphère sémantique en question 'coïter (engendrer)' par l'évolution des deux premières consonnes *l*, *ḥ* vers *n*, gutturale[1], comme dans le groupe à base de **lḥy*, et de la 3e radicale «faible» *w* vers la labiale plus stable *p*.

Cette dernière, de même que son correspondant sonore *b*, combinée avec la liquide *n* première consonne radicale, mais avec une laryngale à la place de la gutturale, apparaît comme consonne radicale finale dans encore un groupe chamito-sémitique synonyme cité par Cohen l.-lexique n° 446, p. 186: hébr. *n'p* 'commettre un adultère', arabe *nḫb* 'cul'; 'coïter'[2] – égypt. *nhp* 'coïter'[3] –

[1] Le caractère vélaire et «emphatique» de la gutturale (cf. pour les consonnes chamito-sémitiques dites emphatiques Tab. I, p. 58 N) s'explique, génétiquement, par l'influence du *w*(*ẉ*) suivant.

[2] Ce mot n'est pas cité dans Wehr, probablement en raison de son caractère obscène.

[3] Après cette acception, M. Cohen a ajouté: «mais aussi 'sauter'». Cette dernière doit être secondaire par rapport à l'autre et s'explique par le fait que l'acte du coït des quadrupèdes, leur accouplement, est accompagné d'un saut du mâle sur la femelle. Cf. à ce dernier propos l'allem. *bespringen*, dérivé de *springen* 'sauter' et signifiant 'coïter, engendrer' en parlant d'une bête mâle (p. ex. *der Hengst* ['étalon'] *bespringt die Stute* ['jument']). – Ici, il y a aussi à citer le groupe essentiellement germanique au sens de 'sauter' représenté par suéd. *hoppa*, angl. *hop* 'sauter à cloche-pied' (*jump* 'sauter en général') < anglo-sax. *hoppian*, allem. *hüpfen*, etc., au sujet duquel

berbère *ənbi* 'coïter' (en parlant de l'homme mâle). Ce groupe est évidemment en rapport étymologique avec les mots synonymes qui viennent d'être cités. Et, justement, dans ce groupe, notamment dans l'égypt. *nhp*, en quelque mesure aussi dans l'arabe *nḫb*, apparaît en effet le souffle laryngal de la base, et à la même place que dans celle-ci, ce qui a son tour constitue également un appui à la justesse de notre étymologie.

Terminons cette étude en revenant en arrière, aux démonstratifs, que nous avons traités dans les premières pages, 346–352. Nous y avons montré que les groupes les plus importants des démonstratifs (et analogues: article défini, pronoms personnels, notamment ceux de la 3e personne, etc.) des deux familles de langues, à savoir les démonstratifs à élément constitutif dentale/sifflante (chuintante), sont en rapport étymologique, tirant leur origine en dernière analyse d'une source linguistique commune, la notion 'vivre, être' exprimée par la racine primaire *ḥw/w/*, *ḥy/y/* (*h-*, *h-*), la même à laquelle se rattachent en dernière analyse également les groupes des deux familles relevant de la sphère sémantique 'homme, être humain'. Tournons-nous maintenant vers les démonstratifs (et

---

Hellqu., s. v., fait remarquer, sans doute avec raison, qu'il ne dérive pas d'un indo-europ. **kupn-* ou **kubn-*, mais de formations intensives germaniques **huppōn*, **huppian*, **hubbōn*, tout en ajoutant qu'on compare gr. κυβιστάω 'culbuter' et v. slave *kypěti* 'sauter'. La comparaison avec le cité égypt. *nhp* 'sauter', expliqué génétiquement de la manière qui vient d'être dite, nous fait voir la source linguistique primaire de ce groupe indo-europ. synonyme: c'est la base *ḥww* '/*faire*/ vivre'. Le *h* initial des mots germaniques continue un *h* indo-europ. (cf. pour ce dernier Tab. I, p. 59–60), qui à son tour est la continuation du souffle laryngal de la base, et la bilabiale *p* du groupe germanique, comme le *p* de l'égypt. *nhp* 'sauter', en continue l'élément *w*. – Le cité anglais *jump* 'sauter', qui d'après Partridge, s. v., dérive du bas latin *jumpāre*, et dont l'origine est obscure («of obscure origin»), doit s'expliquer génétiquement d'une manière analogue. Il faut dans ce cas opérer avec une base redoublée: *ḥyw.ḥw*, d'où, après élimination de la laryngale, *yww*, d'où à son tour, après évolution du premier *w* vers *m* (cf. pour cette évolution plus haut, p. 355) et du second vers *p*, le consonantisme *y(j)mp* des deux mots anglais et latin en question.

anal.) des deux familles à élément constitutif autre que dentale/sifflante (chuintante). Parmi ceux-ci, une place marquante est occupée par les démonstratifs à élément constitutif liquide *l*, et cela tant dans les langues indo-européennes que chamito-sémitiques. Pour celles-là, nous avons relevé ci-dessus, p. 346, N 3, le rôle important qu'a joué le lat. *ille* comme base des articles définis et des pronoms personnels de la 3e personne dans les langues romanes. Il n'a pas, en ce qui concerne l'élément *l*, beaucoup de correspondants indo-européens – Ern.-Meill., s. v., citent irland. *l – all* 'là', vieux slave *lani* 'l'année dernière'; cf. plus bas – mais doit néanmoins être de formation ancienne. A côté de *ille* il y avait la variante *olle*, *ollus*, à initiale *o-*, archaïque et tombée plus tard en désuétude, mais *ille* n'est pas dérivé de *olle* (cf. plus bas).

De même, pour les langues chamito-sémitiques, il y a à citer d'importantes formations démonstratives en *l*. D'abord pour l'arabe et l'hébreu. Dans la première langue, on a notamment les deux simples أُولَى *ʾúlā*, أُولَاءِ *ʾulāʾi* (Brockelm., § 17. a.), et dans la seconde les deux הָ/אֵל /*hā*/*ʾęl*, הָ/אֵלֶּה/ /*hā*/*ʾęllę*. (Gesen., ss. vv.; le préfixe -הָ *hā-*, alternatif, c'est l'article défini hébreu dont nous avons parlé ci-dessus, p. 351 N.) Toutes ces quatre formes sont du masculin aussi bien que du féminin, mais uniquement du nombre pluriel. Elles s'emploient comme pluriels des démonstratifs à initiale *ḏ-*, *d-* resp. *z-* cités plus haut, p. 345, parmi le groupe représenté par égypt. *z(y)* 'homme'. Notons la ressemblance de structure entre lat. *olle* et arabe *ʾúlā*, tous les deux à voyelle accentuée d'arrière, et plus encore la ressemblance très marquante entre lat. *ille* et hébr. *ʾęllę:* gémination de la liquide (d'après Bauer-Leander, § 30d, Rem. 3, p. 261, secondaire dans le mot hébreu, remontant à un proto-sémit.[«ursemitisch»] **ʾilái̯*, à liquide simple); voyelle accentuée d'avant; voyelle finale identique.

– Ici, il y a aussi à citer l'article défini arabe أَلْ *al-*, mentionné p. 352 N. Il se met à côté des démonstratifs sémitiques cités à liquide *l* de la même manière que les articles définis romanes à côté du démonstratif latin *ille*. – Pour l'akkadien, il y a à citer (d'après Soden, § 45.6, p. 46) le babylonien *ullû(m)* («Dort-

Deixis ['jener']»), qui, on le voit, est, comme le lat. *olle, ollus*, à liquide *l* géminée et à voyelle initiale accentuée d'arrière. – Gesen., s. v. אֵלֶּה, cite encore des formes à élément constitutif *l* (sud-arabique, éthiopien, etc.), parmi lesquelles est à noter aussi *ily* dans le Poenulus de Plaute.

La comparaison qu'on vient de faire entre les démonstratifs indo-européens, notamment lat. *ille, olle*, et chamito-sémitiques à élément constitutif *l*, mise ensemble avec ce qu'on a dit auparavant au sujet des démonstratifs des deux familles à élément constitutif dentale/sifflante (chuintante), à savoir que ceux-ci dérivent d'une base linguistique commune, donne à penser que le même rapport existe également entre les démonstratifs des deux familles à liquide *l*. – Mais citons d'abord ce que disent Ern.-Meill., s. v., au sujet de l'étymologie du lat. *ille:* «La structure de *ille* doit être la même que celle de *hic* et de *iste*, c'est-à-dire qu'on y cherche une particule initiale suivie d'un ancien démonstratif. Mais les deux éléments sont obscurs. Le premier terme comprend *l*; et, en effet, il y a une particule de forme *ol-* (v. l'art. *ollus*) qui rappelle le *ul-* de *uls, ultrā* et le *ōl* de *ōlim*. On a affaire au groupe de *l* indiquant l'objet éloigné . . . L'irlandais a ce même radical *l* dans irl. *t-all* 'là', etc. . . . , et *l* se retrouve notamment dans v. sl. *lani* (**ol-n-*) 'l'année dernière'. – Au second terme il peut y avoir *l* ou *n*; car **il-ne, *ol-ne* donnent *ille, olle* aussi bien que **il-le, *ol-le*. Or, il y a pour l'objet éloigné un radical *n*, notamment dans sl. *onŭ*, lit. *añs*, arm. *na, ayn*, v. h. a. *enēr*, ion.-att. ἐκεῖνος, dor. τῆνος. On ne peut donc sans arbitraire analyser *ille*.»

A cet exposé si instructif de Ern.-Meill., nous ajouterons la remarque que l'analyse du lat. *ille* sera facilitée par l'éclaircissement de la source linguistique d'où il tire son origine en dernière analyse. Auparavant, nous avons rappelé que les démonstratifs en général relèvent de la sphère sémantique 'homme, être humain' et tâché de montrer que les démonstratifs (et anal.) à dentale/sifflante des deux familles de langues tirent leur origine de la même source que les mots et groupes des deux familles exprimant la notion 'homme, être humain', à savoir de la base *hw/w/, hy/y/* 'être'. Il y a donc tout lieu d'envisager les démonstratifs des deux familles à élément constitutif *l* d'une manière analogue et partir

pour les expliquer génétiquement de cette même base. Il faut pour cette catégorie opérer avec cette base préfixée de liquide *l*, c.-à-d. partir d'une base composite *lhw/w/*, *lhy/y/*. A ces deux variantes radicales se ramènent les cités démonstratifs à liquide *l*. A *lhw/w/* se ramènent les formes à voyelle *u*, *o:* arabe *ʾúlā*, *ʾulā́ʾi*, babylon. *ullû(m)*; lat. *olle*, *ollus*. La voyelle *u*, *o* des démonstratifs correspond à la labiale *w*, transposée avant la liquide, de la base: *lhw* > *lw* (élimination de la laryngale *h*) > *wl* > *ul-*, *ol-*[1]. A la variante *lhy/y/* se ramènent les formes à voyelle *i*, *ẹ:* hébr. *ʾẹl*, *ʾẹ́llẹ*; lat. *ille*. Evolution analogue à celle-là (avec *y* à la place du *w*): *lhy* > *ly* > *yl* > *il-*, *ẹl-*. – Au sujet de la gémination de la liquide dans ces démonstratifs des deux familles – à l'exception des formes arabes[2] – il y a à considérer l'analyse de lat. *ille*, *olle* en *il-ne*, *ol-ne* faite sous réserves par Ern.-Meill. et leur rapprochement de l'élément *-ne* avec le groupe démonstratif indo-europ. à liquide *n:* sl. *onŭ*, etc. (cf. pour ce groupe aussi Meill., Introd., p. 327). On peut en effet citer également des démonstratifs chamito-sémit à caractéristique *n*, notamment akkad. *anniu(m)*, *annûm*, cités d'après Soden, *loc. cit.*, p. 46 (: «Hier-Deixis ['dieser']»; la forme *annûm*, babylonienne, est née de *anniu(m)* par la contraction de *-iu* en un simple *û* long, cf. *ib.*, § 16 k, p. 18). Génétiquement, ces démonstratifs des deux familles à élément constitutif *n* s'expliquent sans doute d'une manière analogue à celle qui vient d'être dite pour les démonstratifs à liquide *l*. C'est dire qu'ils dérivent, eux aussi, en dernière analyse de la base *hw/w/*, *hy/y/* 'être'. Il faut pour les démonstratifs en *n*, comme pour plusieurs autres groupes de la sphère sémantique 'homme' traités auparavant dans cette étude, opérer avec cette base préfixée de la liquide *n* à la place du *l*, c.-à-d. partir dans ce cas d'une base *nhw*, *nhy*[3]. Le *n* de ces

---

[1] Cf. le berbère *ul* 'cœur' (Tab. I, p. 70, N 4), produit d'une évolution analogue.

[2] Dans l'hébr. */hā/ ẹl*, remontant d'après Bauer-Leander, *loc. cit.*, à un proto-sémit. **ʾilla*, il y a eu simplification de la liquide en position finale. C'était là en hébreu une évolution régulière des géminées en général dans cette position; cf. *ib.*, § 24 j, p. 220.

[3] Le *y* de cette variante apparaît dans la voyelle *-i-* du babylon. *anniu(m)*.

démonstratifs des deux familles est, génétiquement, identique au *n* des groupes 'homme', hébr. *ęnōš*, etc. (ci-dessus, p. 353), german. *man*/*n*/, etc. (p. 358).

Pour la gémination de la liquide dans ces formations démonstratives, elle s'explique le mieux, nous semble-t-il, par redoublement de racine. P. ex., dans le cas de lat. *ille: lhy.lh* > *ly.l* (élimination de la laryngale *h*) > *yll-*, *ill-*. Une telle explication équivaut, pratiquement, à l'analyse alternative **il-le* de Ern.-Meill. Car la particule initiale *il-* de cette dernière base serait elle-même, comme *is-* dans *iste*, un démonstratif. Et ce démonstratif s'expliquerait génétiquement à son tour de la même manière que les démonstratifs en général. C'est dire dans l'espèce que l'élément initial *il-* de *ille* remonterait à la base composite *lhy* = *l* + *hy*/*y*/ 'être', dont on a parlé plus haut. Et cette base *lhy*, c'est justement le premier élément de la base redoublée $\sqrt{lhy.lh}$.

Conclusion: Ce que nous avons dit auparavant au sujet des démonstratifs importants des deux familles à caractéristique dentale/sifflante (chuintante), à savoir qu'ils dérivent d'une base linguistique commune, est applicable aux démonstratifs (et anal.) des deux familles en général: ils tirent leur origine en dernière analyse de la base *hw*/*w*/, *hy*/*y*/ 'être'. Et c'est là au fond assez naturel, puisque cette classe de mots relève de la sphère sémantique 'homme, être humain' et que les groupes et mots des deux familles exprimant cette dernière notion, ainsi qu'on a tâché de le montrer au cours de cette étude, s'expliquent génétiquement comme produits d'évolution de la base linguistique en question. D'autre part, ainsi qu'on l'a montré dans l'étude 'Vivre – Cœur', p. 63–65, cette base *hw*/*w*/, *hy*/*y*/ n'est au fond qu'une variante de la racine à hache forte *ḥw*/*w*/, *ḥy*/*y*/ 'vivre', à laquelle – telle quelle ou préfixée de liquide – se rattache un très grand nombre de mots des deux familles des sphères sémantiques 'vie, vivre'; 'cœur', 'corps', etc. (Cf. Tab. I, notamment p. 51–52.) – Tout cela nous montre les rapports très intimes qui ont dû exister entre les deux familles de langues aux époques prélittéraires où s'étaient formés leurs vocabulaires fondamentaux et leurs systèmes morphologiques respectifs. Pour pouvoir définir exactement ces rap-

ports il nous manque encore assez de données historiques, assez d'information sur l'histoire générale des époques en question. Mais ce qui importe, c'est surtout que de part et d'autre les comparatistes ne s'isolent pas dans leurs propres domaines, qu'ils quittent leur «splendid isolation», et qu'en faisant leurs comparaisons ils tiennent toujours compte des conditions de l'autre famille. Alors, et avec de l'information toujours grandissante sur l'histoire politique et culturelle des époques prélittéraires qu'apportera le temps, on finira peu à peu par savoir la vérité sur les deux familles de langues – sur leurs débuts et sur leur évolution à travers les siècles, voire millénaires, passés depuis ces débuts.

A. Tabachovitz.